

REPUBLIQUE DU SENEGAL

UN PEUPLE - UN BUT - UNE FOI



MINISTRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR, DES UNIVERSITES, DES
CENTRES UNIVERSITAIRES REGIONAUX ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

UNIVERSITE CHEIKH ANTA DIOP DE DAKAR



INSTITUT NATIONAL SUPERIEUR DE L'EDUCATION POPULAIRE ET DU SPORT
(I.N.S.E.P.S.)

MEMOIRE DE MAITRISE es-SCIENCES ET TECHNIQUES DES ACTIVITES PHYSIQUE ET
SPORTIVE
(S.T.A.P.S.)

**Ecuries et écoles de lutte a Dakar : transposition
villages/écuries, représentation, organisation et
fonction**

Présenté et soutenu par :

M. Joachim Clément
FAYE

Sous la co-direction de :

M. Djibril SECK
Professeur à l'INSEPS
Mme Dominique Chevé AICARDI
UMR 6578 Université de la Méditerranée

Année Universitaire : 2010 - 2011

Dédicaces

Je dédie ce mémoire à tous les amateurs et acteurs de la lutte.

Mémoire dédié à tous ceux qui ont cru en moi et qui croient toujours en moi. J'espère ne jamais les décevoir :

A mes chers parents biologiques **Martin Ndiankou Faye** et **Marguerite Tine** qui m'ont donné la vie et qui n'ont cessé de m'apporter leur soutien.

A **Yvette Ndione**, une maman très brave qui m'a éduqué,

A ma très chère grande mère **Yacine Tine**, à mon défunt grand père **Médoune Dame Faye (que la terre lui soit légère)** et à tous les personnes qui de près ou de loin ont contribuées à mon éducation.

Ce mémoire est dédié aussi à mes frères et sœurs avec qui j'ai grandi et j'ai partagé des moments forts : **Vincent Pierre Faye, Marie Françoise Faye, Marie Hélène Collé Faye, Christiana Dial Faye, Henri Ali Dione, Flora Bogne Faye, Michel Balla Dione, Maurice Albert Faye, Mathias Nicolas Faye, Apolline Fatou Dione, Patrice Alphonse Faye, Joséphine Ngoné Dione, Isidore Ngary Faye, Fabienne Ngoné Faye.**

Dédicace aussi à **mes cousins et cousines** : André Dione, Collette Dione, Marie Tine, Michel Dione, Eugène Dione, Jacques Martin Faye, Mamadou Lamine Faye, Ndeye Ami Faye, Antoine Tine, François Dione,

A mes **oncles, tantes, pères et mamans** : Viviane Tine, Madeleine Dione, Collé Mbaye, Thiama Dione, Bou Mbaye, Cheikh Faye, Bolé Faye, Joachim Daour Faye (mon homonyme), Henri Dione, Vincent Matar Dione, Ngoné Faye, Louis Tine, Antoine Tine, Clément Thiaw (mon homonyme).

A mes amis : Janette Ndione, Serge Alexandre Boissy, Ernest Dione, Nadège Aimée Mendy, Gaston Hubert Sadio, Sylvain Boissy, Albain Nzalé, Babacar Thiam, Ngagne Faye, Chantal Tine, Ismaila Mbengue, Coumba Mboup, Alima Ndour, Khady Ndiaye, Virginie Malack, Ibrahima Ly, Thierno O. Ba, Fanta Dione.

Aux familles : Boissy, Sadio, Manga, Ndione.

A tous les habitants du Lékhar notamment ceux de Dialkygne.

L'erreur étant humaine et la perfection divine, qu'on nous excuse si des personnes par oubli de notre part n'ont pas été citées ici.

REMERCIEMENTS

Au nom du Père, et du Fils et du Saint Esprit. Tout d'abord :

Rendons grâce au Seigneur car il est bon. Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes qu'Il aime. Il est avant et à la fin de toute chose. Il est à l'origine de toute création et de toute créature. Maître de l'univers, c'est lui qui gouverne nos esprits et nos vies. C'est lui qui nous a donné la santé et les capacités intellectuelles pour produire ce travail de recherche.

Nos remerciements les plus sincères vont à l'endroit de toutes les personnes qui nous ont soutenu de près ou de loin de quelque manière que ce soit pour la réalisation de ce document:

Mention spéciale à nos encadreurs :

M. Djibril SECK, qui n'a ménagé aucun effort pour la réussite de ce travail. Avec sa disponibilité et sa rigueur il a dirigé le travail avec pragmatisme. Il n'a cessé de nous prodiguer des conseils qui parfois n'étaient pas en rapport avec le mémoire. Il est d'une ouverture d'esprit remarquable.

Mme Dominique CHEVE AÏCARDI : malgré la distance qui nous à séparé par moment et un calendrier très chargé, elle à conduit ce travail avec organisation et méthode. Nous avons été séduit par sa clairvoyance et sa gentillesse. Elle possède un étonnant sens de l'organisation et un sens des responsabilités naturel.

Chers encadreurs le moment est venu de vous exprimer notre profonde gratitude et notre reconnaissance infinie. C'est le moment de reconnaître que nous avons eu des encadreurs de qualité.

Un grand Merci à nos parents et tous ceux qui ont participés de près ou de loin à notre éducation.

Merci à nos enseignants qui nous ont encadré depuis le cycle élémentaire en passant par le cycle moyen jusqu'au supérieur, il est vraiment temps de leur faire part de toute notre gratitude. Merci notamment à tous les enseignants de l'INSEPS.

Merci à tout le personnel administratif de l'INSEPS ;

Merci à tous les étudiants de l'INSEPS, particulièrement ceux de notre promotion.

Merci à nos camarades de l'INSEPS pour leur soutien moral : Laïty Ndiaye, Athanase Demba Ndione, Waly Cissé, Moussa Djitté, Diénaba Diémé Badji, Mously Traoré, Félix Manga, Babacar Thiam, Diénaba Maneh (ma filleule), Banna Kagny (ma marraine).

Merci aux optionnaires de Volley-ball et d'Athlétisme

Très grand Merci à mes camarades de chambre avec qui nous vivons depuis la licence et qui nous ont soutenu encouragé et prodigué des conseils intéressants : Mohamed Sarr, Pierre Sagna, Sabirane Seck, Paul King, Benjamin Sambou.

Nous remercions sincèrement le personnel de la bibliothèque de l'INSEPS : Anastasie Thiaw. Grégoire Diatta, Djibril Sène,

Merci à Vincent Pierre Faye pour l'impression du document.

Merci aux dirigeants des écuries au sein desquelles nous avons effectué nos enquêtes qui nous ont facilité l'accès.

Merci aux lutteurs qui ont participé aux entretiens.

Exegi monumentum aere perennius. Labor omnia vincit.

Sommaire

Dédicaces

Remerciements

Sommaire

Résumé

Introduction et problématique.....01

Chapitre I : Revue de littérature.....06

I. Définition des concepts.....06

1. L'écurie.....06

2. L'ethnie.....06

3. La transposition.....07

4. La territorialité.....07

5. La représentation.....07

II. Evolution historique de la lutte sénégalaise.....07

1. Rappel historique sur les origines de la lutte sénégalaise en général.....07

2. Origine du « lamb » lutte avec frappe et son développement à Dakar.....09

a. Origine de la lutte avec frappe « lamb ».....09

b. Implantation et développement de la lutte avec frappe à Dakar.....10

3. L'état actuel de la lutte avec frappe.....12

III.L'organisation du village : structures traditionnelles.....14

1. Unité de la géographie sénégalaise et organisation de la vie villageoise.....14

2. Les structures traditionnelles de jeunesse.....15

3. Les communautés ethno-culturelles.....18

Chapitre II : Matériel et méthode.....21

I. Méthode utilisée.....21

1. L'enquête de terrain.....21

a. L'entretien semi-directif.....21

b. L'observation participante.....22

II. Matériel.....23

1. Détermination de la population d'étude.....	23
a. Construction de l'échantillon.....	23
b. La fiche signalétique.....	24
III. Particularité du terrain.....	25
1. Lieux d'investigation (topographie des écuries).....	25
a. L'écurie Rock énergie.....	25
b. L'école de lutte Manga II.....	26
c. L'écurie Fass.....	26
2. Difficultés rencontrées.....	30
Chapitre III : Analyse et discussion des résultats.....	32
A. Analyse des résultats.....	32
I. Analyse des résultats des lutteurs.....	32
1. Motivations.....	32
a. Choix de l'écurie.....	32
b. Attentes des lutteurs par rapport à l'écurie.....	36
c. Attrait de l'écurie.....	37
2. Apports de l'écurie.....	39
a. Apport sportif.....	40
b. Apport culturel.....	41
3. Perceptions.....	46
a. Ce que représente l'écurie.....	46
b. L'écurie transpose-t-elle le village.....	51
c. Marques identitaires des écuries.....	54
II. Analyse des résultats des encadreurs.....	58
1. Contenu de la formation.....	58
2. Recrutement.....	60
3. Gestion de l'écurie.....	62
4. Perceptions.....	65
a. Ce que représente l'écurie.....	65
b. Comparaison écurie/village.....	66
B. Discussion des résultats.....	68
I. Ecuries et écoles de lutte d'aujourd'hui.....	68
1. Signification de l'écurie.....	73
II. Contenu de la formation et apport de l'écurie.....	74
Conclusion et perspectives.....	77
Conclusion.....	77
Perspectives.....	79

Bibliographie

Annexes

Résumé

L'étude anthropologique que nous avons menée à porté sur les Ecuries et les Ecoles de lutte à Dakar. Nous avons étudié la question de la reproduction ou non du village à l'écurie mais également l'organisation de l'écurie, sa fonction et sa représentation. Notre hypothèse principale est : l'écurie transpose le village.

Nous avons utilisé la méthode qualitative en travaillant avec 3 écuries de Dakar. Il s'est agit de l'écurie Fass, l'écurie Rock énergie et l'école de lutte Manga II. Nous avons ainsi interrogé 15 lutteurs (6 à Rock énergie, 5 à l'Ecole de lutte Manga II, 4 à l'écurie Fass) et 3 encadreurs (1 dans chaque écurie). Les données ont été recueillies par des entretiens, enregistrées à l'aide d'un dictaphone, transcrites puis traduites en français. Le recueil de données s'est fait aussi par observation participante directe. Les résultats ont été présentés dans des tableaux récapitulatifs avant d'être analysés et discutés.

Au terme de l'étude nous avons pu faire les constatations suivantes :

La fonction de l'écurie, sa perception et son organisation ont évolués au cours de sa courte histoire. Les lutteurs perçoivent l'écurie de manières différentes et ceci en fonction de leur motivations et de leurs objectifs donc de leur trajet de vie personnel. Ils le perçoivent tantôt comme un genre club sportif qui représente le quartier, tantôt comme une sorte d'entreprise qui permet de gagner de l'argent. Mais globalement l'écurie est pour eux un lieu socialisant qui uni des personnes qui ont les mêmes objectifs. La solidarité et l'identification aux quartiers sont des caractéristiques fondamentales de l'écurie.

L'étude nous a montré que même si les caractéristiques ethniques traditionnelles des lutteurs se reflètent dans l'arène, il n'en demeure pas moins que c'est le groupe, l'écurie qui produit de l'identité (celle du quartier, de la banlieue) et ce groupe n'est pas ou n'est plus ethnique ou ethnicisé. Les écuries telles que le révèle cette étude sont des entités hybridées, métissées, en construction et reconstruction permanente. Autrement dit, ce n'est pas parce que la lutte est un phénomène complexe qui comporte un fort ancrage dans la tradition qu'elle se construit sur des identités ethniques ou ethnicisées.

L'essentiel du contenu de la formation est constitué par la pratique de la lutte simple. Cet apport sportif est plus important comparé à l'apport culturel informel qui se résume en l'apprentissage de pratiques liées à la lutte (bak, touss, nouage de ngimb etc.) et en la transmission de valeurs d'ordre éducative, sociale et culturelle.

La synthèse de tous les résultats nous révèle que l'écurie ne semble pas transposer le village bien qu'elle reflète certaine de ses caractéristiques organisationnelles comme le communautarisme, la solidarité, la fraternité et l'importance des valeurs. L'écurie est une entité hybride et poreuse qui bricole à la fois à partir du traditionnel mais aussi de l'urbanité.

Introduction et problématique

La lutte est un système de combat à mains nues au cours duquel les adversaires se mesurent au corps à corps. L'objectif est de remporter le combat par le terrassement en cherchant à surmonter la résistance de l'autre par des actions technico-tactiques complexes et en employant tout son potentiel physique et psychique. Il existe cependant des règles particulières selon les différents styles.

Sport de contact, la lutte sénégalaise (ou *lamb* en wolof) est un sport traditionnel très populaire au Sénégal, plus particulièrement dans les régions du Sine-Saloum et de la Casamance. On le pratique aussi en Gambie. Elle se faisait donc à l'échelle de la Sénégalie, selon des techniques propres ou communes à différents groupes ou sous-groupes ethniques (Faye, 2002).

À Dakar, sa spécificité tient, d'une part, à son ancrage historique précolonial dans la tradition et le mythe (Ndiaye, 1996), à son inscription dans le contexte colonial comme sport populaire et commercialisé aux XIXe et XXe et à un essor dans les années 90 (Chevé, Barthelemy, Seck, 2011). Depuis le milieu des années 1990 où on a assisté à la revitalisation de la lutte comme loisir populaire par l'intermédiaire du mouvement « *bul faalé* » incarné dans la personne de Mouhamed Ndao « Tyson » véritable héros des jeunes gens nés après l'indépendance (Havard, 2001), la lutte est restée représentative d'un « sport national » à forte valeur identifiatoire et correspond à tout un système social lucratif et fécond en symboles et rituels, creuset dans lequel les trajectoires des lutteurs sont inscrites (Faye, 2002 ; Biaya, 2002 ; Baller, 2007).

En plus de sa dimension sportive, la lutte sénégalaise intègre une dimension culturelle et folklorique qui met en œuvre au travers d'animations, de mises en spectacle, la tradition culturelle sénégalaise. Chaque lutteur a des particularités ethniques et des marques identitaires propres qui se reflètent souvent dans son comportement, son accoutrement, sa manière de danser, etc.

La lutte traditionnelle au Sénégal se présente sous deux formes : la lutte simple c'est-à-dire sans frappe et la lutte avec frappe.

La « lutte traditionnelle sans frappe », était (ou est encore) pratiquée dans les villages à la fin des moissons, lors des *mbapat*, surtout chez les *Lebu*, *Sérère*, *Joola*. Le *mbapat* institue un rituel originellement guerrier de violence réglée, initialement lié aux

nécessités de défense d'un territoire, d'une identité clanique ou villageoise : une mise en scène de gestes, de mots, de sons, de corps des jeunes hommes par laquelle on se défie, se protège, on conjure les dangers (Chevé, Barthelemy, Seck, 2011).

La lutte sans frappe ou « simple » est généralement une étape formatrice pour le lutteur avec frappe et est plus pratiquée dans les campagnes à l'intérieur du Sénégal.

Ithiar Bidiar (1990) écrit à ce propos : « Aussi loin que l'on descende dans l'histoire orale du Sénégal nous apprenons que les périodes de récolte ont toujours été égayées par des séances de lutte. Luttés diurnes ou nocturnes traduisant la joie des populations, l'abondance des vivres. La force et la hardiesse des lutteurs étaient considérées non pas comme le résultat d'un entraînement mais comme celui d'une nourriture surabondante, elle-même témoin d'une bonne récolte. »

La « lutte avec frappe », conjuguant à la précédente (de préhension) la percussion et donc empruntant à la boxe (*bère door* en wolof) se pratique plus dans les centres urbains et régionaux avec Dakar comme fer de lance. Le lutteur peut à la fois donner des coups de poing et recourir au corps à corps pour terrasser son adversaire.

Cette « lutte avec frappe » est dominante et fait l'objet d'une commercialisation, et d'une médiatisation accrue. Les combats se déroulent dans des arènes, situées dans les stades urbains, de novembre à juillet en fin de semaine et d'après midi. Elle draine beaucoup de monde, d'argent, d'enjeux. Sa popularité est considérable et le phénomène est surinvesti. La lutte a envahi les médias : 6 émissions de TV, 18 FM, 2 magazines, 2 quotidiens, 1 hebdomadaire, nombreux blogs et sites, panneaux de publicité dans la ville, pages sportives et pléthore d'interviews lors de grands combats des « rois » des arènes et autres « lions » des banlieues. (Chevé, Barthelemy, Seck, 2011).

Pourtant, cette lutte était spontanée et sans but lucratif. La plupart des combats qui se déroulaient étaient improvisés au cours même des séances. « Le sens de l'honneur était élevé en culte de telle sorte qu'on ne jetait pas un défi à plus fort que soi ». (Bidiar, 1990)

Parallèlement aux progrès et au développement de la société la lutte a évolué. De jeu traditionnel elle est passée à un sport amateur et elle tend aujourd'hui vers la professionnalisation. (Ly, 1996).

La commercialisation de la lutte a entraîné un déplacement des lutteurs de la campagne vers les capitales régionales où ils ont la possibilité de monnayer leur talent et même d'en vivre. On assiste à un véritable exode de champions.

Etant un moyen de gagner des millions de francs CFA en l'espace de peu de temps et ne nécessitant pas d'études poussées, cette pratique corporelle est accessible à la plupart des sénégalais particulièrement les jeunes. D'où son adoption par ces derniers qui voient en elle un moyen de réaliser leur rêve de devenir millionnaires, que parfois la rupture scolaire était venue rendre impossible. Ce transfert du village vers la ville n'est pas sans conséquence pour le lutteur. En effet le lutteur va connaître deux mondes totalement différents. D'une vie villageoise basée sur le communautarisme il va connaître une vie urbaine où l'individualisme est de plus en plus visible. Comment le lutteur va s'adapter à cette nouvelle vie ?

Dans ce contexte urbain d'une ville cosmopolite comme Dakar où le pouvoir de l'argent est de plus en plus déterminant, il est intéressant d'étudier la nature des écuries et écoles de lutte qui regroupent ces jeunes. L'écurie constitue-t-elle (encore) la dernière structure reproductrice du village ? Est-elle encore le refuge sécuritaire et protecteur de jeune lutteur ? Est-elle le résultat d'une mutation village/ville ?

L'essor rapide, la quantité de licenciés et l'engouement que suscite la lutte au niveau de la population sénégalaise nous poussent à nous intéresser aux écuries et écoles de lutte qui sont les bases sportives et associatives au sein desquelles sont formés les lutteurs qui sont des acteurs importants de la lutte. Pour ne pas être noyé dans l'insouciance de la conscience collective par rapport à cette ascension fulgurante du phénomène de la lutte, il est important de connaître la véritable fonction de l'écurie, son rôle et son mode d'organisation, mais encore sa signification.

Un des buts de cette étude consistera à mettre au jour quel genre de savoir est transmis au sein de l'écurie et par qui ? De quelle manière il est transmis. Est ce de manière traditionnelle comme cela se faisait au village dans les « *leuls* » par exemple avec des personnes spécifiées qui jouent des rôles différents ? En un mot est ce qu'il y a une transposition du système d'éducation du village vers la ville par le biais de l'écurie ?

Les encadreurs de l'école de lutte tiennent-ils compte de certains paramètres dans la formation du lutteur tels que la classe d'âge, le souci de garder l'essence et une certaine originalité de la lutte, les marques identitaires ethniques et communautaires, etc. ?

Notre hypothèse principale est celle selon laquelle l'écurie transposerait le village et permettrait au lutteur de s'adapter, de retrouver certains valeurs et marques identitaires qu'il connaissait au village.

Pour ce faire, notre questionnement se décline comme suit :

Quels sont les caractéristiques identitaires de l'écurie ?

Quel est le mode d'organisation sociale de l'écurie (pour faire communauté/types de liens) et quels rapports avec un mode villageois ?

L'écurie renforce-t-elle les marques identitaires du lutteur ? Les transforme-t-elle ou les efface-t-elle ? (réappropriation et/ou bricolage)

L'écurie est-t-elle une communauté ? Si oui quel genre de communauté est-elle ? Sportive exclusivement, ethnique ou autre ?

Sur quoi fait-elle communauté et comment ?

L'interrogation sur les pratiques réelles dans les écuries mais aussi les représentations de celles-ci dans l'esprit des lutteurs notamment permettra de mieux cerner non seulement les distorsions entre réalités et représentations, mais encore la nature, la diversité et les caractéristiques communes des écuries dakaroises. Sont-elles des creusets identitaires et si oui, de quelles « identités » s'agit-il ?

Le choix de notre sujet se justifie d'abord par tout ce qui précède mais aussi sur le plan personnel par une passion réelle que nous avons pour la lutte depuis longtemps. En fait, tous ceux qui nous connaissent vraiment confirmeront sans doute notre amour pour la lutte. Le choix du sujet répond aussi à notre besoin de faire un geste pour la lutte sénégalaise qui est un sport jeune en phase de construction et de professionnalisation. En choisissant ce thème de recherche nous voulons apporter notre pierre à l'édifice.

Nous nous sommes inspirés principalement des mémoires de nos prédécesseurs de l'INSEPS qui ont écrit sur la question. Les travaux d'Abdou Badji, de Djibril Seck,

d'Ithiar Bidiar, de Victor Faye, de Dominique Chevé entre autres nous ont été d'un grand secours.

Donc, pour bien expliciter le sujet et atteindre nos objectifs, un plan cohérent et adapté a été élaboré. Notre travail, après une introduction posant la problématique, sera présenté en trois grands chapitres. Nous ferons d'abord une synthèse des données que nous avons tiré de nos lectures et recherches dans la revue de la littérature, dans laquelle il s'agira de définir les concepts clés liés au sujet, de retracer l'évolution de la lutte sénégalaise, de donner un aperçu de l'organisation sociale du village et des peuples de la Sénégambie. Puis dans un deuxième chapitre nous définirons le matériel (le terrain et sa construction), la méthode employée ensuite dans un troisième chapitre nous procéderons à la présentation des données recueillies, à l'analyse et à la discussion des résultats pour enfin conclure et proposer quelques perspectives.

Chapitre I : Revue de littérature

I. Définition des concepts

La définition de quelques concepts clés liés à notre sujet est un préalable pour une meilleure compréhension. Les concepts suivant ont été choisis.

1. L'écurie

Outre les sens qui ne relèvent pas de notre sujet, mais qui tous notent que l'écurie est un ensemble, un regroupement de différents acteurs ou autres, nous retenons celui ci : Ensemble des coureurs représentant une même marque, en cyclisme ou en sport automobile.

Ce sens est la plus proche de la signification de l'écurie dans le milieu de la lutte. Dans ce contexte l'écurie peut être un regroupement de lutteurs qui s'entraînent ensemble, et qui représente le groupe, le quartier d'origine.

2. L'ethnie

Groupement humain caractérisé principalement par une même culture, une même langue. (Dictionnaire Hachette, éd.2003)

La notion d'ethnie est actuellement très discutée dans l'anthropologie, notamment en raison du fait que celle-ci peut être historiquement déterminée et donc de l'ordre d'une construction liée à l'histoire. Ainsi, dans les récents ouvrages sur la question, notamment l'ouvrage de Jean-Loup Amselle et Elikia M'Bokolo, (Au cœur de l'ethnie en 1999), ils montrent que les solidarités ethniques tiennent à des héritages ou des mémoires historiques comme à des stratégies et des représentations complexes. A cet égard, précisons que nous utiliserons prudemment le terme d' « ethnie » de façon non critique mais doxique, selon donc l'usage de ce terme chez nos acteurs sénégalais et dans la société sénégalaise, tout en sachant que, pour les ethnologues et les anthropologues comme les politologues, les populations et les groupements baptisés « ethnies » après les avoir qualifiés de « races » ou de « tribus » parfois relèvent davantage des nécessités de commodité de classification, d'usages opératoires et non d'entités fixées (Chrétien et Prunier, 2003).

3. Transposer/transposition

- transposer, verbe transitif

Présenter quelque chose dans un autre contexte, placer un fait dans une autre époque, un autre décor... Ex Nous avons transposé cette légende au XXIème siècle.

Dans notre cas ce sens est celui qui doit être utilisé parce que nous avons émis l'hypothèse de ce déplacement du village à l'écurie, hypothèse fondée d'une part sur les migrations des populations vers Dakar et d'autre part par les représentations communes liées à la lutte comme étant une pratique traditionnelle spécifique et très marquée par des usages et des caractéristiques ethniques.

- transposition : Action de transposer

4. La territorialité

- Caractère de ce qui est territorial, sous la souveraineté d'un État, (d'une région, d'un quartier).
- Fait pour une loi de s'appliquer à tous ceux qui sont sur le territoire. Pour nous, il s'agit à la fois de processus de reconnaissance d'un espace commun (l'écurie) mais aussi d'un quartier de rattachement, dans lequel l'écurie est ancrée et qu'elle incarne.

5. La représentation

- Image, signe, symbole qui représente. Pour nous, il va s'agir de comprendre, donc d'analyser et d'interpréter les perceptions et les images que nos acteurs interrogés ont de ces écuries et de leur rôle ou de ce qu'ils y vivent et y font.

II. Évolution historique de la lutte Sénégalaise

1. Rappel historique sur les origines de la lutte sénégalaise en général

Les origines de la lutte sénégalaise remontent à la nuit des temps si bien qu'elles prennent l'apparence de légende. Dans une enquête sur la lutte traditionnelle sérère réalisé le 24 janvier 1979 par Alphonse Raphaël Ndiaye, directeur des archives culturelles du Sénégal, il nous est dit que : « la pratique de la lutte nous est venue des enfants, des enfants non circoncis communément appelés « *gaynaak* » (berger). La lutte autrefois, était exclusivement pratiquée par des personnages mystérieux appelés « *Kuns* » (nain). » Ce sont ces génies de la nature qui l'ont transmis à ces bergers par le biais d'affrontements. Avec les bergers elle s'est popularisée peu à peu à travers les

« *Yilman*¹ ». Cette popularité arriva à un niveau tel que le roi fit part de son désir de transférer l'organisation des séances de lutte sous son autorité. Par la suite, l'expansion de la lutte dans les autres contrées a fait qu'elle échappa peu à peu au contrôle du roi.

Pratique séculaire, la lutte était pratiquée à travers des tournois « *mbapat* » après la saison des pluies plus précisément en période de récolte. Le « *Mbapat* » regroupe les habitants d'un même village ou de village voisin et fait partie des nombreuses inventions partagées par les sociétés paysanne de la Sénégalie. (Faye, 2002). Les lutteurs de villages environnants s'affrontaient et le vainqueur du tournoi pouvait remporter du bétail ou des céréales etc. Ces séances de lutte diurne ou nocturne traduisaient la joie des populations, l'abondance des vivres. La force et la hardiesse des lutteurs étaient considérées non pas comme le résultat d'un entraînement mais comme celui d'une nourriture surabondante, elle-même témoin d'une bonne récolte. Cette lutte était sans but lucratif et la plupart des combats étaient improvisés au cours même des séances. Le sens de l'honneur était élevé en culte (Bidiar, 1990).

Lutter dans la société traditionnelle, c'était manifester la vitalité d'un groupe, en polarisant toutes ses forces autour d'une personne qui en était le représentant. On pouvait dès lors, identifier un groupe par son lutteur. Il représente toujours sa communauté et se caractérise par un type de comportement. Sa manière d'entrer dans l'arène est spécifique : rythme de tam-tam particulier,... Il est impressionnant par son accoutrement et par tous les ornements qui l'accompagnent. Le lutteur est un modèle dans sa communauté et doit être le gardien des vertus pratiquées dans la vie communautaire »². Le lutteur est comme un porte-drapeau, un ambassadeur.

L'historien Ousseynou Faye, a étudié l'histoire de la lutte de 1800 à 2000 et la divise en deux phases d'inégale durée. « La phase 1800-1857, caractérisée par la reproduction du modèle de vie villageois à Dakar, sert de cadre à l'examen des significations et fonctions de la lutte. Cette analyse se rapporte essentiellement aux préoccupations des détenteurs de pouvoirs. Entre 1857 (année de création de la ville blanche) et 1914, s'ouvre une seconde phase pendant laquelle s'opère des ruptures dans le vécu quotidien des habitants de Dakar (Faye, 2000 ; Seck, 1972). En guise d'exemples, on a la constitution progressive d'une mosaïque ethnique (à la faveur du déclenchement de

¹ Randonnée de lutte opposant pendant des soirées les bergers d'un village à ceux d'un autre village

² Document du colloque sur la lutte sérére du 17 au 18 mai 1980 à l'INSEPS.

nouveaux flux migratoires) et la mise en place d'un nouvel ordre politique. Tous ces facteurs se traduisent par des modifications de sens de la pratique de la lutte» nous dit-il.

2. Origine du « *lamb* » (lutte avec frappe) et son développement à Dakar

a. Origine de la lutte avec frappe « *lamb* »

Beaucoup de chercheurs s'accordent à dire que la lutte avec frappe a des origines guerrières c'est-à-dire qu'elle servait de préparation à la guerre pour les guerriers.

En effet, les petits royaumes indépendants nés de la dislocation du *Jolof* vers 1550, étaient en état de guerre permanent. « La violence est souvent présentée comme étant le moyen privilégié de conquête du pouvoir. Elle apparaît même comme l'unique occasion de domination politique dépassant les limites de la petite communauté patriarcale ou territoire »³. On notait l'existence d'armées redoutables et l'épisode final de toutes les batailles était le corps à corps (Bidiar, 1990). Le combat au corps à corps, souvent décrit par les sociologues comme une opposition basée sur l'instinct fut certainement, à travers toutes les civilisations et cultures, le moyen le plus simple et le plus direct de s'attirer le respect et de marquer sa domination sur l'autre (Faye, 2006). Donc il est manifeste que la lutte remplissait ainsi les fonctions d'une activité utilitaire préparatoire au métier de soldat. Les hommes étaient initiés dès le bas âge à la lutte simple sans frappe et à leur majorité on ajoutait les techniques de frappe avec les poings et la tête, les armes blanches tels que les cornes, les techniques d'aveuglement (Bidiar, 1990).

Plusieurs facteurs auraient concouru à la disparition de cette situation de guerre permanente. Il y a entre autres l'abolition de la traite des esclaves à partir de 1848, l'emprise de plus en plus importante de l'Islam sur les populations, l'implantation du pouvoir colonial. Les ex-guerriers sont devenus selon les lieux, cultivateurs, pêcheurs, éleveurs. Le sens de la lutte en fut changé (Bidiar, 1990 :16). C'est à cette période que naquit le « *lamb* » qui devient activité récréative et culturelle réservée à une élite sélectionnée sur la base des qualités morales et athlétiques. A la différence des « *mbapat* » les « *lamb* » sont tenus en plein jour. Ils sont organisés par des chefs de canton ou des chefs de villages et s'étaient sur huit jours mettant en opposition les meilleurs lutteurs de tous les horizons pour défendre l'honneur de leur village d'origine

³ Abdoulaye Bara Ndiaye, La société Ouolof tradition et changement : système d'inégalité et de domination. P. 127.

mais également leur propre honneur. Les sept premiers jours étaient consacrés à la lutte sans frappe tandis que le dernier jour, sacré, marquait le couronnement d'une semaine d'effort. En ce jour réservé à la désignation du champion, la frappe était autorisée.

C'est dans le Cayor et le Baol (royaumes wolofs) que le « *lamb* » a connu un épanouissement sans précédent. L'organisation se faisait à tour de rôle et les principaux centres de rencontres étaient : Ndiaraw, Pire Sagnokhore, Khombole, Tivaouane, Lambaye, Keur Samba Kane, Moumme Gouye Sagal.

Tous les combats se firent par la suite avec l'autorisation de la frappe dans cette contrée à partir de l'organisation de Tivaouane dirigé par le chef de canton Diawrigne Meïssa Mbaye Sall.

« En marge de ces grands rendez-vous les lutteurs parcouraient tout le pays pour affronter les ténors des différentes localités. Chaque village avait son champion. Ce dernier, compte tenu de la confiance de ses supporters se devait de ne pas les décevoir. Sportif sans même savoir qu'ils pratiquaient un sport, désireux de mesurer la limite de leurs possibilités, ils étaient obligés de s'exiler pour confronter leur réputation à celle d'autres champions. Ils furent amenés alors à fréquenter les grandes agglomérations (ville ou centre économiques) qui se constituaient à l'époque. Ces derniers devenaient ainsi le point de rencontre des grands lutteurs pendant la saison sèche. » (Bidiar, 1990 : 17).

b. Implantation et développement de la lutte avec frappe à Dakar

Vers les années 1920, la lutte avec était devenue une activité de détente organisée pendant les jours fériés dans les différents quartiers de la ville. C'est ainsi que les rencontres de lutte les plus populaires se tenaient à Mbott (actuel plateau) et à Santhiaba (actuel Médina). C'est de ces joutes que sortiront des champions de grande renommée cités en référence jusqu'à nos jours dans le milieu de la lutte. Il s'agit de Pathé Diop de Yeumbeul, Ndeumbane Thiaw et Babacar Thiaw de Yoff. (Bidiar, 1990 : 18). Vers 1924, cependant ces séances connurent des bouleversements avec l'arrivée de 3 grands champions du Cayor et du Baol. Il s'agit de Médoune Khoulé, Sanor Dieng et Diéry Sadio. Ces derniers apportèrent une révolution en imposant la lutte avec frappe pratiquée dans leur contrée d'origine. C'est donc par eux qu'est introduite la lutte avec frappe à Dakar. Ils jouissaient d'une popularité qui grandissait de jour en jour et se

distinguaient par leurs accoutrements, leurs danses mais surtout par leurs *bak*⁴. Les champions en place battus en général de manière facile s'initiaient donc à ces techniques de combats par l'apprentissage de la boxe. C'est ainsi que les séances de lutte avec frappe prirent le dessus en se substituant progressivement aux séances de lutte simple qui attiraient de moins en moins de spectateurs.

Maurice Jaquin, entrepreneur français de spectacles cinématographiques, aurait organisé en 1927, sur un ring installé au cinéma Al Amra (actuel cinéma El Malick Av. Blaise Diagne) les premiers combats de lutte. Mais il s'agit de spectacles offerts aux spectateurs ayant payé un ticket d'entrée et livrés par des vedettes sportives rétribués pour leur prestations. Après le succès de ce coup d'essai, cet entrepreneur aidé par les lutteurs eux même, aurait jeté son dévolu sur un terrain vague à l'emplacement actuel du crédit foncier (Avenue Blaise Diagne). Jaquin serait à l'origine de la création à Dakar de l'arène de lutte (Faye, 2002 : 319)

Des autochtones exerçant ordinairement divers métiers se sont inspirés de cette idée et ont multiplié les initiatives de ce genre. Une fois le récépissé d'entrepreneur de spectacle acquis au niveau de la mairie, ces personnes parcourraient le pays pour recruter des lutteurs en fonction de leur popularité. Les cachets faisaient l'objet de discussion libre entre lutteurs et organisateurs. Ils ont connu une hausse grandissante au fil du temps. L'institution de titres mis en jeu sous formes de drapeaux constituait une autre source de motivation. Il y avait : le drapeau du Cap-Vert, le drapeau du Sénégal, le drapeau de l'A.O.F. La réglementation préconisait un seul terrassement pour la victoire. Si lors d'un combat les lutteurs n'arrivaient pas à se départager, la même rencontre était remise pour le week-end suivant jusqu'à ce qu'il y ait vainqueur. On assistait donc rarement à des matchs nuls. En ce qui concerne l'usage de la frappe tout était permis : coups de poings, coups de tête, coups de pieds, morsure etc.

Parmi les arènes régulièrement construites on pouvait citer : en 1930 les arènes Diagnistes, en 1933 les arènes sénégalaises, en 1939 les arènes Pathé Diop. D'autres arènes virent le jour plus tard : arènes Médoune Khoulé, arènes sérères, arènes maliennes, arènes Souleye Ndoeye etc.

⁴ Poème gymnique que déclame le lutteur pour se glorifier et intimider son adversaire

Ces arènes appartenait soit à une seule personne, soit à un groupe d'individus qui s'associaient avec pour principal objectif le partage des bénéfiques. Les pionniers les plus célèbres étaient : Babacar Camara, Cantara Fall, Yakhya Diop, Maguette Codou Sarr, Mbaye Diagne Dégaye, Assane Dia. (Bidiar, 1990 : 19). Entre 1946 et 1958, le relais fut assuré par Saliou Diagne, Mamadou Paye, le trio Djibril Diop - Maguette Diouf - Hamidou Kane, etc. (Dramé, 1995 :70).

Plusieurs générations de lutteurs se sont illustrées à ces différents championnats qui mettaient aux prises les lutteurs les plus populaires du moment. Parmi les plus régulièrement cités on distingue, entre 1930 et 1940 : Médoune Khoulé du Cayor, Ousmane Sène du Cayor, Ndeumbane Thiaw de Ouakam, Diery Sadio du Cayor. Entre 1940 et 1950 : Abdourahmane Ndiaye plus connu sous le nom de Falang du Diender. C'est lui qui a véritablement dominé cette décennie et il est considéré comme le lutteur le plus populaire de tous les temps, Bosco Sow de Yeumbeul, Modou Diakhaté de Rufisque, Soulèye Ndoye de Yoff, Talla Diagne de Yoff, Modou Kane de Thiaroye, Edouard de Saint Louis.

Entre 1950 et 1960 : Fodé Doussouba Baldé de la Casamance, Falaye Baldé de la Casamance, Bara Bara de Gambie, Bécaye I de Dakar, Demba Thiaw de Yoff.

Le premier Secrétariat d'Etat à la Jeunesse et aux Sports fut créé en 1958 avec l'avènement du gouvernement de la fédération du Mali. Le secrétaire, en l'occurrence Alioune Tall, entreprit de mettre de l'ordre dans l'atmosphère complexe de la lutte. Il aura comme principaux objectifs la codification de la lutte traditionnelle pour en faire un sport et la création d'une arène nationale à la place des petites entités existantes. Sa première action fut de réunir les responsables des arènes les plus importantes de l'époque. C'est de cette concertation que naquit l'idée de création d'une fédération de lutte. Elle vit le jour en 1959. Adrien Fall en fut le premier président. Une commission qui devait se charger de l'élaboration des textes et des règlements fut mise sur pied.

3. L'état actuel de la lutte avec frappe

Un étranger en visite à Dakar pour la première fois remarquera certainement ces photos et posters qu'on accroche dans « les cars rapides » et taxis, ces effigies, imprimées sur les T-shirts, ces noms tagués sur les murs de la capitale. Il posera sûrement des questions et lorsqu'on lui expliquera que ce sont des lutteurs, il

comprendra et mesurera probablement mieux que nous qui baignons dans cet environnement, la place de la lutte dans la société sénégalaise plus particulièrement dakaroise.

Cette importance de la lutte a fait dire à Ithiar Bidiar (1990) : « au Sénégal on parle souvent de sport national quand on cite la lutte traditionnelle du fait qu'il s'agit d'une pratique issue de notre patrimoine socioculturel. Cette forme d'expression corporelle existe dans presque toutes les ethnies et fait partie intégrante des ethnos et habitus ». C'est pour illustrer cette idée qu'une émission consacrée à la lutte sur la chaîne de télévision publique nationale s'intitulait : « sport de chez nous »

Il n'y a qu'à faire un tour un après-midi vers 17h sur les plages de Dakar pour voir l'ampleur du phénomène. Elle est même devenue l'un des jeux favori des enfants. Dans les rues sablonneuses des villes on voit des enfants s'affronter ainsi que dans les cours d'écoles pendant les récréations. Durant la saison 2010-2011, 6715 licenciés ont été enregistrés et ceci est un petit nombre à côté des lutteurs qui sont sans licences, de ceux qui sont mineurs, de ceux qui quitteront le village l'année prochaine pour venir tenter leur chance ou bien de ceux qui seront atteints par le virus.

Des centaines d'écuries et écoles de lutte poussent comme des champignons à Dakar. Selon un présentateur d'une émission consacrée à la lutte sur une télévision privée seule 53 écuries sont affiliées au CNG de lutte. Le ministère du sport a renouvelé sa confiance au CNG pour encore 4 ans à compter de 2010.

La lutte au Sénégal est devenue un phénomène social extrêmement populaire. Les sénégalais lui vouent un culte d'une grande importance. Elle a connu un engouement et une évolution très rapide à partir du milieu des années 1990, lancé par le mouvement *bul faalé* avec « Tyson » Mohamed Ndao comme leader. Actuellement plus que jamais elle est médiatisée fortement et mobilise un grand nombre de personnes (amateurs, lutteurs etc.), de moyens financiers de telle sorte que nous pouvons parler d'industrie de la lutte. Elle est devenue un portail incontournable pour la publicité. Le sponsoring en quête de visibilité a vite fait de se ruier sur le milieu. De même les politiques investissent de plus en plus ce milieu de la lutte.

Au départ sport amateur, la lutte sénégalaise est devenue aujourd'hui un sport professionnel qui attire de plus en plus de jeunes sportifs et un public de plus en plus

nombreux et passionné. L'avènement du sponsoring dans l'arène a propulsé la lutte avec frappe au rang du premier sport du pays. Les cachets de lutteurs s'élèvent à des dizaines de millions de FCFA.

Cependant la lutte sénégalaise ne s'est pas pratiquée depuis toujours de la même façon. Elle a évolué avec le temps depuis ses origines. Elle a subi de profondes mutations, étant attentive et poreuse aux progrès et aux changements de la société. D'un contexte traditionnel et originel où elle était un motif de satisfaction et d'honneur pour le pratiquant elle est devenue un moyen de gagner de l'argent. On luttait pour l'honneur sans but lucratif. Aujourd'hui, la victoire n'a plus la même signification. En effet l'urbanisation croissante, le développement de la lutte dans les villes et capitales régionales, l'importance des gains sont des facteurs qui expliquent l'exode rural des lutteurs. En effet ces derniers de la campagne vont monnayer leur talent en ville plus particulièrement à Dakar.

III.L'organisation du village : structures traditionnelles.

1. Unité de la géographie sénégalaise et organisation de la vie villageoise

Beaucoup d'États africains contemporains, tels le Nigéria, le Cameroun, et la Côte d'Ivoire ont eu à souffrir d'une diversité ethnique et géographique héritée des temps coloniaux. Les frontières du Sénégal au contraire, telles qu'elles furent dessinées par la France, suivent en gros le tracé des frontières traditionnelles qui séparent ses peuples de celle des maures au nord, des peuples soudaniens à l'est, d'une poussière de groupes ethniques au sud. C'est pourquoi le Sénégal n'a pas eu à se préoccuper jusqu'à présent, des irrédentismes et des conflits tribaux qui ont agité la plupart des nations africaines et il y règne un sentiment d'unité inconnu de beaucoup de pays africains. Aussi le pays a-t-il toujours été de communication aisée pour ses habitants. Qu'il s'agisse de la guerre, de commerce ou de la vie de tous les jours, les peuples dominants, *Wolof* et *Sérère*, ont toujours entretenu des contacts avec leurs voisins : les *Tukuleur* au nord sur le fleuve Sénégal, les *Lebu* sur la péninsule du Cap-Vert, les *Fulbe* nomades à l'est et les *Malinkés* au sud-est. Seuls les *Joola* et les autres peuples de la Casamance restèrent isolés de cet ensemble (Johnson, 1991). Le cousinage à plaisanterie qui existe entre ces différents peuples vient renforcer les liens déjà séculaires.

Sur le plan politique les sociétés sont organisées tout d'abord sur la base du lignage avant leur passage au système monarchique fondé sur l'inégalité et la violence. Sur le plan social le système de caste auquel se superpose celui des ordres justifie cette

inégalité. Mais dans l'ensemble l'économie domestique d'autosubsistance réduit largement le degré d'exploitation de la paysannerie par une aristocratie souvent exclue des activités du commerce à longue distance (Barry, 1988 :57)

Selon G. Wesley Johnson dans son ouvrage, *Naissance du Sénégal contemporain*, « le climat régit les activités des habitants du Sénégal. Les semailles faites en mai et en juin, sont arrosées par de fortes pluies de juin à octobre. La récolte commence en novembre, et en mai les dernières arachides du Sénégal ont été vendues et expédiées sur les marchés d'Europe. De février à mai, la chaleur sèche devient oppressante dans l'intérieur et il y a peu de travail pour les paysans » (Johnson, 1991).

Par contraste avec la plaine centrale, la Casamance est tropicale et moite, les pluies y commencent plus tôt et y durent longtemps.

Les sociétés sénégalaises connaissent une unité de civilisation caractérisée par la liaison étroite entre le système politique et le système social qui reposent tous les deux sur une économie domestique d'autosubsistance (Barry, 1988 : 57)

On peut donc examiner ensemble les structures traditionnelles des principaux peuples sénégalais, dans la mesure où elles s'enracinent dans un passé commun et où elles comportent de nombreuses similitudes (Johnson, 1991).

2. Les structures traditionnelles de jeunesse

S'appuyant sur les origines diverses, la diversité d'ethnies, la plupart des structures traditionnelles au Sud du Sahara se constituent en général à partir :

- de l'âge ;
- des catégories de sexe basées sur l'opposition mais aussi sur la complémentarité homme/ femme. Mbootay⁵ de jeunes hommes, Mbootay de jeunes femmes, Mbootay de jeunes hommes et femmes ;
- des générations ;
- des villages ;
- des quartiers ;

⁵ Groupe constitué à partir du sexe et de la classe d'âge

- des classes d'âge qui sont des fraternités, ouvertes à tous sans distinction de classe et qui regroupaient tous ceux qui étaient approximativement nés à la même époque. Elles constituent des écoles de formation civique, sociale, religieuse, des sociétés initiatiques et des associations de secours mutuel, d'entraide. (*Le Feddé* en milieu soninké) ;
- des castes s'appuyant sur une stratification sociale : les griots (*Guewel*), les forgerons (*Tëg*), les bûcherons (*Laobé*) etc. ;
- des ethnies : Wolof, Pulaar, Sérère, Joola etc. Toutefois il existait ou existe encore d'autres entités associatives à caractère économique, culturel voire sportif : regroupement de jeunes pour des travaux d'investissement humain ou champs collectifs; regroupement de jeunes hommes et jeunes femmes dans des troupes de *ndawrabine*, *mbootay* de *goumbé*, *yaaba* (danses traditionnelles) etc. ; regroupement de jeunes lutteurs d'un même quartier, d'un même village, d'une même localité qui affrontaient, après les récoltes, surtout lorsque celles-ci avaient été bonnes, ceux des autres quartiers, villages, localités (Cissé, 1982).

Dans tous les cas, tous les jeunes hommes, parfois les jeunes filles selon l'ethnie, feront le *Mbaar* ou camp de brousse des circoncis où ils doivent s'entraîner à supporter la souffrance, les coups, l'humiliation. Ils sont placés sous l'autorité d'un responsable appelé *Bootal* qui est le gestionnaire du *Mbaar* au plan humain, matériel, financier. De jeunes hommes déjà circoncis en assurent la direction. Le *Mbaar* est livré aux caprices du benjamin, le *Tokh* leur porte-parole, en matière de divertissements. C'est une sorte de mascotte du *Mbaar*, désigné en fonction de son âge, sa fragilité et les esprits veillent sur lui.

Dans le *Mbaar*, une triple formation physique, intellectuelle et morale est dispensée aux circoncis surtout au cours des veillées nocturnes (*Kassak*) par lesquelles on aiguise leur esprit au moyen de devinettes (*Passines*), d'allusions, de contes. Ici, les sanctions sont implacables, l'obéissance aveugle, l'amour propre et l'orgueil combattus. Au-dessus, plane le *khumakh* qui assure la sécurité du camp, jour et nuit, par des moyens mystiques (Cissé, 1982).

Nous constatons ainsi, dans toutes ces structures traditionnelles de jeunes, la notion de leader de hiérarchisation, de répartition des tâches, le principe de la cooptation.

Au niveau des *Mbootaay*, le *Yaayi Mbootaay* ou *Baayi Mbootaay* supervisait. Ce sont des personnes cooptées ès-qualités compte tenu de leur expérience.

A la tête du *Faddé*, classe d'âge du milieu soninké, se trouve le plus âgé des nobles, la classe dominante. La répartition des tâches est fonction des castes, le chef étant secondé par le représentant de chaque caste.

Dans tous les cas, faisant référence à la stratification sociale, à l'âge, il y a, au sein de ces structures, toute une théorie de la préséance, du pouvoir, du savoir... la hiérarchisation en castes est conséquence de prédominance, de dépendance et l'âge, source de sagesse et d'expérience. Les vieux sont respectés, sollicités, reconnus par la jeunesse parce que l'âge est la mesure la plus sûre en matière de mentalité, d'expérience.

Nous découvrons au plan de la structure psychosociologique, que les structures traditionnelles de jeunesse, fondées sur le principe de l'acceptation, ont enseigné aux jeunes le sens élevé de la sociabilité et de l'intérêt collectif.

« Ce commun vouloir de vie commune » qui exigeait sacrifices, courage, humilité, était surtout bâti autour de liens de solidarité, de fraternité. L'individu ne se définit pas en dehors du groupe mais individu et groupe font un. Ainsi, ne sommes-nous pas amenés à dégager, sur le plan pédagogique, la notion de groupe qui prévaut sur les autres initiatives, la notion d'adhésion et d'exécution. Il était courant de voir les jeunes, dans un geste de solidarité agissante, se livrer spontanément à la tâche. De même motivation et démocratie étaient toujours présentes dans la manière de conduire toute action. En effet, toute initiative était préalablement soumise, discutée et la prépondérance de la voix du « *Njiit* » Président ne se faisait prévaloir qu'en cas de litige, de contentieux.⁶

⁶ Cissé, Saloum, valeurs morales et structures traditionnelles de jeunesse, Ethiopiques numéro 31, revue socialiste de culture négro-africaine, 3e trimestre 1982

3. Les communautés ethno-culturelles

La communauté ethnique se caractérise ainsi par ses dimensions fondamentales suivantes :

- a. L'économie repose sur le travail collectif (agriculture, chasse, pêche) et sur une appropriation collective des moyens de production. La terre peut être le bien du groupe légué par l'ancêtre commun. La propriété collective n'exclut pas des formes de possession individuelle et, partant, des formes d'inégalités sociales.
- b. La structure sociale est fondée sur l'importance de la famille et des liens de parenté (descendance et alliance) et sur les hiérarchies aînés/cadets, hommes/femmes, Maîtres du savoir et des cultes/restes de la société, résidents autochtones/immigrants, etc.

L'individu ne se définit que comme membre d'une communauté ; le paysan ne se définit pas comme le travailleur ; le travail n'est pas apprécié comme valeur, comme création de valeur. Le paysan de ces communautés ne s'identifie pas à son travail. Il se trouve dans une unité naturelle avec la terre sur laquelle il s'exerce. Le but de son travail est essentiellement la conservation de lui-même, de sa famille dans la conservation plus générale et fondamentale de la communauté dans son ensemble. On dit généralement des communautés ethnoculturelles qu'elles sont caractérisées par une grande faiblesse des forces productives. Mais on peut dire cependant avec Marx que : "la structure communautaire elle-même y apparaît comme la première grande force productive".

- c. L'importance de la culture ethnique, système complet de représentations intellectuelles et sociales et de pratiques collectives et individuelles, réside en ce qu'elle renvoie à la reproduction de la société dans son ensemble et en tant que telle. Son véhicule est la langue de la communauté ethnique, moule où s'élabore la conscience de la continuité historique.

La culture faite de croyances et pratiques, de valeurs morales telles que l'esprit de parenté, de solidarité et d'entraide, élabore et fixe les rapports de l'individu et de la communauté dans ses deux dimensions fondamentales, parfaitement liées complémentaires et réciproques :

- La dimension objective qui est dans le système de propriété, le travail collectif et l'organisation de ce travail collectif (production et répartition des biens produits), dans le statut (aînés, chefs prêtres...) et le rôle dévolu à chacun selon des critères rigoureusement définis (sexe, âge, etc..).
- La dimension imaginaire (religion ethnique, mythe), si importante qu'elle est partout présente dans tous les aspects et à tous les moments de l'activité de la vie de l'individu et de la communauté.

Ces deux dimensions fondamentales sont régulées par l'éducation, système organisé, établi et rythmé d'une manière précise. Elle forme l'individu et lui donne une identité culturelle lui permettant de se fondre dans sa communauté et de participer dans ses actes et ses pensées de tous les jours à la continuité de celle-ci, c'est-à-dire à assurer finalement les conditions de sa propre existence individuelle.

Mais de la reproduction de la communauté ethnique à partir de ces deux dimensions avec les statuts évoqués antérieurement, découlent des formes d'inégalités sociales dont il faut rendre hommage à Claude Meillassoux d'en avoir démonté les mécanismes subtils matériels, sociaux, symboliques et idéologiques de fonctionnement. Le contrôle de la production des cadets par les aînés, le contrôle par ces derniers aussi des femmes, de la circulation de la dot et des échanges matrimoniaux, c'est-à-dire de la reproduction et par conséquent du système des alliances avec les autres communautés, contrôles auxquels il faut ajouter le monopole du savoir magico-religieux et plus tard du commerce ont fini par donner naissance à des lignages dominants exerçant leur autorité et leur pouvoir sur l'ensemble de la société.

Ainsi, l'évolution des sociétés humaines en Afrique s'est faite d'une manière inégale selon l'espace et le temps. Les nombreuses communautés se sont formées ayant souvent une base économique et sociale semblable et parfois une parenté commune (appartenance à une même grande famille, parenté culturelle et linguistique...). Mais malgré cela, chacune d'elles, selon son expérience propre, son milieu naturel, ses acquisitions, a développé et spécifié ses représentations sociales et ses pratiques

culturelles édifiant ainsi une culture ethnique, un mode de vie, de pensée et d'être tout à fait irréductible⁷.

Pierre Fougeyrollas définit alors ainsi la société ethnique : "la société ethnique se définit par la pluralité de communautés, principalement villageoises, ayant en commun une langue orale, avec ses divers dialectes, des échanges économiques ne mettant pas en cause la subsistance de chaque communauté comme fin principale des activités productives, enfin un ensemble de représentations relatives au monde et à l'homme dont la religion traditionnelle fournit l'expression générale" .

⁷ Guissé, Youssouph Mbarane, Identité culturelle, communautés ethniques et nation en Afrique, Ethiopiques n° 64-65, revue négro-africaine de littérature et de philosophie 1er et 2e semestres 2000

Chapitre II : Matériel et méthode

I. Méthode utilisée

Pour réaliser notre travail de recherche, nous avons utilisé le mode de production de données particulier qu'est l'enquête de terrain. La méthode qualitative était la plus adaptée à notre étude anthropologique qui pour l'essentiel est constituée par des interactions prolongées entre le chercheur en personne et le « milieu » qu'il étudie (Olivier de Sardan, 2010) et d'entretiens semi-directifs qui permettent à partir d'une trame d'entretien préalablement construite de faire émerger des données exploitables. Il s'agit, d'un point de vue théorique, d'objectiver la subjectivité des acteurs interrogés.

1. L'enquête de terrain

Selon les anthropologues et nos enseignants, l'enquête de terrain relève d'un ensemble de procédures qui permet de cerner un univers social qu'il va falloir, déconstruire pour en comprendre les rouages, puis reconstruire en tant qu'objet scientifique.

Donc notre enquête de terrain nous a permis de mettre au jour un certain nombre de paramètres qui caractérisent l'univers social qu'est la lutte et plus précisément pour nous, celui d'une écurie ou d'une école de lutte. Elle nous a permis également de construire progressivement et de préciser notre hypothèse. Pour ce faire nous nous sommes imprégnés du milieu et avons utilisé l'entretien semi-directif, l'observation participative ainsi que la consultation de données écrites.

a) L'entretien semi-directif

Nous avons utilisé l'entretien semi-directif pour être en contact direct avec les sujets. Le recueil des données par interrogation orale nous a paru être le moyen le plus adapté à la réalité du terrain qu'est la lutte. Ce type d'entretien offre un plateau plus large avec beaucoup de questions ouvertes. Il est possible de guider le sujet en lui demandant des précisions, en le recadrant s'il s'écarte de la thématique en question. L'entretien semi-directif donne également la possibilité de rebondir sur les propos du sujet et de formuler des questions qui n'étaient pas initialement prévues.

Nous avons préétabli une trame d'entretien dans laquelle nous avons répertorié les questions que nous avons souhaité poser et sur laquelle nous nous sommes basés. Ces questions ont été validées par nos enseignants-chercheurs encadrant (Seck et Chevé), afin d'en clarifier le sens, d'en adapter les termes (du français au wolof par exemple) et la pertinence. Les questions ont été classées par thème en fonction de notre sujet selon les acteurs interrogés : pour les lutteurs (identification, motivations, apport, perception) et pour les encadreurs (identification, fonctionnement et gestion, perception).

Les entretiens ont été réalisés au niveau des écuries de lutte avant ou après l'entrainement. Nous avons essayé, autant que possible, de respecter les impératifs pratiques pour les entretiens (durée, respect des rendez vous, présentation, brève explication de l'étude, respect de la trame d'entretien).

Les entretiens ont été enregistrés en wolof grâce à un dictaphone, puis traduits en français tout en essayant d'être le plus fidèle possible aux propos des sujets, d'en respecter les nuances, les modalités du discours (hésitations, répétitions, inflexions de la voix, etc.).

b) L'observation participante

« Par un séjour prolongé chez ceux auprès de qui il enquête, l'anthropologue se frotte en chair et en os à la réalité qu'il entend étudier. Il peut ainsi l'observer, sinon « de l'intérieur » au sens strict, du moins au plus près de ceux qui la vivent, et en interaction permanente avec eux. » (Olivier De Sardan, 2010).

Nous nous sommes donc imprégnés du milieu de la lutte en fréquentant chaque écurie pendant plusieurs semaines consécutives pour nous familiariser avec le milieu, être accepté et faire, en quelque sorte, partie du décor. Cette fréquentation a été rendue possible par une introduction par lettre d'accréditation, afin, d'une part d'officialiser notre présence à des fins scientifiques, d'autre part de permettre aux acteurs de nous identifier clairement comme étudiant leur écurie. Nous avons observé, écouté, questionné et cela nous a aidé dans notre analyse des données. Nous avons pris des notes sur notre carnet de terrain que nous avons utilisé pour renforcer notre analyse et élaborer la discussion.

II. Matériel

1. Détermination de la population d'étude

Notre recherche se déroule à Dakar et est caractérisée par un contexte urbain. Donc notre population cible est constituée par les écuries de Dakar au niveau desquelles nous avons établi un échantillon avec un souci de représentativité la plus cohérente possible. .

a) Construction de l'échantillon

Au cours de l'enquête nous avons interrogé 15 lutteurs ainsi que 3 encadreurs. Il a été sélectionné 3 écuries en fonction de leur localisation dans la ville, de leur histoire et selon qu'elles étaient ethniquement plus ou moins marquées. Cette sélection a fait l'objet d'une discussion avec nos enseignants encadrant afin de valider les critères. La question, par exemple, de l'appartenance plus ou moins marquée à l'une ou l'autre des ethnies revendiquées par les acteurs de la lutte, relève des représentations doxiques et nécessite d'être utilisée avec prudence à des fins scientifiques. Il ne saurait être question de figer une écurie dans une « marque identitaire » fixe au motif qu'historiquement par exemple, elle a pu se réclamer de l'une ou l'autre des ethnies composant la population de Dakar. Si cette question de l'ethnie et de l'appartenance ethnique n'est pas notre sujet, les travaux critiques des anthropologues (Chrétien et Prunier, 2003 ; Poutignat et Steiff-Fenart, 2008) notamment, les analyses de ce facteur d'appartenance appliqué au monde de la lutte (Chevé, 2011 ; Chevé, 2012) ont alimenté nos discussions avec nos enseignants-encadrant afin d'affiner le choix des écuries.

Nous avons donc travaillé avec l'écurie Rock énergie, l'écurie Fass et l'école de lutte Manga II. Un petit historique est réalisé ci-dessous pour permettre de mieux connaître ces écuries, les localiser à Dakar et cerner les raisons de notre choix. A Rock énergie il a été interrogé 6 lutteurs et 1 encadreur, à Fass 4 lutteurs, 1 encadreur et à l'école de lutte Manga II 5 lutteurs, 1 encadreur. Ce qui nous fait au total un effectif de 18 personnes interrogés. Cela est suffisant pour une enquête qualitative, le seuil de saturation habituellement reconnu par les scientifiques étant de 30 sujets. Nous avons diversifié les questions en fonction du choix des populations cibles.

- Critères d'inclusion

Pour être inclus dans l'enquête il fallait appartenir à l'une des trois écuries que nous avons ciblées, avoir déjà combattu (au moins un combat en lutte avec frappe ou une participation a un *mbapatt*) pour les lutteurs, être à Dakar. Concernant les encadreurs il fallait être engagé et au courant de ce qui se fait dans l'écurie c'est-à-dire être membre actif en contact permanent avec les lutteurs et avec le monde de la lutte.

- Critère d'exclusion

Étaient exclus de l'enquête les personnes qui n'étaient pas dans les trois écuries où l'enquête s'est déroulée, ceux qui n'ont pas combattu une seule fois pour les lutteurs, ou qui fréquentaient l'écurie pour d'éventuelles autres raisons pour les autres acteurs.

Les lutteurs ont été choisis en fonction de leur performance sportive, de leurs vécus, de leur appartenance ethnique déclarée, voire revendiquée, mais aussi de leur âge (18 – 45 ans).

Nous ne prétendons pas que l'échantillon a été exhaustif, mais il a été construit le plus objectivement possible en fonction du thème et de la méthode qualitative utilisée.

b) La fiche signalétique

Il a été élaboré et rempli dûment une fiche signalétique pour chacun de nos sujets pour mieux connaître et situer le sujet. La fiche signalétique nous a permis d'avoir des informations relatives à l'identité du sujet, à son vécu, à son parcours personnel ou son trajet de vie (par exemple, la naissance à Dakar ou bien la migration à partir d'une région du Sénégal et ses raisons). Les fiches sont également destinées à nous permettre de ne pas nous tromper de sujet, de savoir qui a dit quoi. Sur ces fiches nous avons noté les noms des lutteurs pour plus de précision mais nous avons respecté en même temps l'anonymat pour des raisons éthiques bien évidentes, en numérotant les sujets interrogés comme suit : lutteur 1 à 15 et encadreur 1 à 3. Au niveau des annexes nous avons omis volontairement les noms, pour les mêmes raisons.

III. Particularité du terrain

1. Lieux d'investigation (topographie des écuries)

a) L'écurie Rock énergie

L'écurie Rock énergie a été créée en 2002, à la suite d'un problème survenu lors d'un *mbapat* (séance de lutte sans frappe). En fait, beaucoup de lutteurs qui sont actuellement dans cette écurie étaient à l'écurie de Pikine. Lors de ce *mbapat*, un lutteur nommé Khadim Gadiaga a disputé un combat avec un autre lutteur du nom de Papa Sow. Au cours de ce combat, il y a eu une chute litigieuse. Balla Beye N°2, organisateur du *mbapat* et chef de file de l'écurie Pikine désigna Papa Sow vainqueur au détriment de Khadim Gadiaga avec qui il partageait la même écurie. Ce dernier, frustré, envisagea alors par la suite de créer une écurie au niveau des Parcelles Assainies (quartier populaire situé dans la banlieue de Dakar) où il habitait pour représenter le quartier. Après avoir discuté avec Zoss (lutteur formé à Rock énergie et qui par la suite a formé lui aussi sa propre écurie Door Doorat avec son frère lutteur Garga Mbossé) et d'autres personnes, la décision a été prise de créer l'écurie. Une quinzaine de lutteurs des Parcelles qui étaient à Pikine ont suivi Khadim Gadiaga qui était devenu chef de file de l'écurie Rock énergie. Par la suite, ils ont fait appel à l'expérience et l'expertise d'anciens lutteurs pour l'encadrement et ont nommé Demba Dia dit Rock Mbalax (artiste musicien) président de la structure. C'est de là que le nom de Rock énergie découle.

Après être passé par des lieux d'entraînement divers : le lycée des Parcelles Assainies, l'école primaire D, l'école primaire I, les lutteurs de cette écurie s'entraînent actuellement à l'école C. L'écurie compte 70 lutteurs selon l'entraîneur, avec une soixantaine qui pratiquent la lutte avec frappe. Considérée comme une fabrique de champions par le site web Geewbi.sn, l'écurie compterait en réalité 317 licenciés lors de la saison écoulée (2010 – 2011). Elle compte dans ses rangs de grands champions tels que Baye Peulh, Khadim Gadiaga, Super Diamono, Mitrailleuse, Dolph, Thionck éssyl, Nelson Mandela (finaliste de l'aréna tour 2010-2011) et l'un des lutteurs les plus populaires, sinon le plus populaire du Sénégal, Modou Lo. « Kharagne Lo » comme l'appellent ses innombrables fans est pour beaucoup dans le rayonnement de l'écurie Rock énergie qui est l'une des écuries les plus en vue du moment au Sénégal.

Le staff de l'écurie est essentiellement constitué par le président Demba Dia, le trésorier Khadim Gadiaga, le secrétaire administratif Abdourahmane Diallo et l'entraîneur Pape Mbaye. L'écurie s'entraîne du lundi au vendredi de 17h à environ 20h.

b) L'école de lutte Manga II

L'école de lutte Manga II est la plus récente des écuries que nous avons étudiées dans notre enquête. Elle a été créée en 2008 par l'ancien « roi des arènes » Manga II. L'école a été créée semble-t-il pour se démarquer de l'écurie sérère qui était ouverte aux sérères de diverses origines. L'école de lutte est aujourd'hui ouverte à tout le monde quelle que soit l'appartenance ethnique et le quartier d'origine. Les membres de cette écurie s'entraînent soit à l'école primaire de l'unité 24 aux Parcelles Assainies, soit à la plage du voile d'or. Il est à noter la prédominance des Sérères même si l'école compte des membres d'autres ethnies et reste ouverte à tout le monde. Ceci semble s'expliquer par la personne même de Manga II qui est sérère et qui attire volontairement ou involontairement des lutteurs de la même ethnie.

Cette écurie a en son sein de grands champions sérères tels que Paul Maurice, Papis Général, Mamady Ndiaye, Malem Niani, Dial Diop entre autres. L'école compte 120 licenciés selon l'entraîneur et 5 entraîneurs dont 2 de boxe. Il faut noter que beaucoup de lutteurs ont une licence de l'école de lutte Manga II mais ils ne sont que rarement présents aux entraînements. La plupart du temps ils sont en compétition dans les campagnes et vont de village en village pour lutter. Ils sont plus présents au niveau de la lutte simple que de la lutte avec frappe. Ils sont même taxés par les commentaires des amateurs de lutte, par l'opinion et certains acteurs du milieu d'être nuls en frappe et d'avoir peur des coups.

c) L'écurie Fass

Fass est pour beaucoup dans l'évolution de la lutte au Sénégal. Avec près de cinq générations de lutteurs, Fass a vu passer beaucoup de combattants même si les plus célèbres sont Mbaye Guèye, Moustapha Guèye : les frères Tigres. (Geewbi.sn, 2010).

Avec l'Ecurie Sérère, Fass est l'une des plus vieilles entités de la lutte. Considérée comme l'Université de la lutte, elle affiche au moins près d'un demi-siècle de

présence. Les exploits des premières générations (Faga I, Faga II, Boy Nar Fall, Mame Gorgui Ndiaye dit l'enfant chérie de Dakar) sont toujours racontés par les anciens amateurs et présentateurs d'émissions de lutte avec beaucoup de nostalgie. Les plus connus pour la récente génération sont Mbaye Guèye (1^{er} Tigre), nom qui lui colle depuis sa légendaire victoire sur Mohamed Ndiaye Robert Diouf. Ensuite, c'est Moutapha Guèye qui a pris sa retraite depuis l'année dernière, après avoir atteint la limite d'âge (45 ans). Quant à l'actuel Tigre, le 3^{ème} de l'histoire de Fass, c'est Gris Bordeaux qui a eu des hauts faits en battant des lutteurs comme Bombardier, Lac de Guiers I. Papa Sow, Bruce Lee, Lac Rose sont ses potentiels successeurs pour le titre. Mais, cela a-t-il toujours la même saveur que du temps de Mbaye Guèye ou Moustapha Guèye ? (Geewbi.sn, 2010).

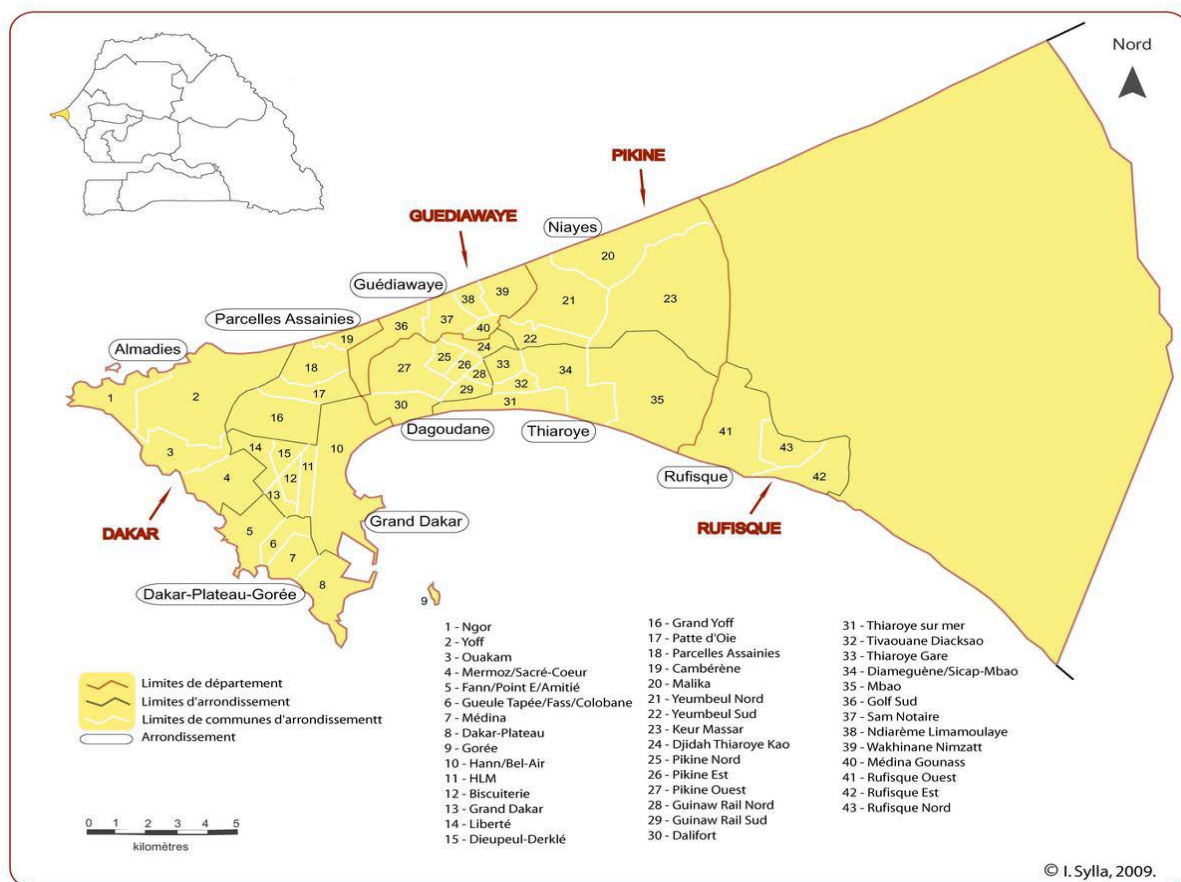
Véritable Ecole de formation, Fass a fait éclore des centaines de lutteurs de renom depuis sa création en 1972. Ces derniers sont aujourd'hui devenus de grands lutteurs, entraîneurs, dirigeants et autres. Boy Kairé (recordman des victoires 26) est l'actuelle tête de file de l'Ecurie Soumbédioune. Zale Lô, le seul à avoir terrassé Yékini lors du drapeau du Chef de l'Etat en 1996, en compagnie de Rock Mbalakh sont leaders à Pencum Ndakaru, une nouvelle Ecole de Lutte. L'un des cas les plus illustratifs est Birahim Ndiaye, manager général de l'Ecole de Lutte Sakou Xam-Xam. Après avoir passé 14 ans à Fass avec un palmarès positif comme lutteur, il fait partie actuellement des meilleurs consultants et entraîneurs de l'arène. Mor Nguer, Toubabou Dior, Amadou Katy Diop (entraîneur de Yékini) sont tous passés par Fass. (Geewbi.sn, 2010).

C'est une écurie dont la renommée n'est plus à démontrer et c'est pourquoi les membres de cette écurie sont très fiers et cela se fait sentir autant dans les propos des lutteurs que ceux de l'entraîneur qui dit : « les écuries veulent refuser une chose, parce qu'on dit que l'écurie Fass est une école, c'est cela qu'ils veulent enlever, tous les lutteurs des autres écuries refusent cela. Ils disent : l'écurie Fass ce n'est pas une école, patati patata. On est même insulté quand on arrive dans l'arène : vous n'êtes rien. Parce qu'il n'y a que l'écurie Fass qui ne collabore avec aucune autre écurie. Elle lutte avec tout le monde. Aujourd'hui quand une écurie lutte, on voit une autre écurie qui va avec lui mais à Fass il n'y a pas cela. Fass est seule c'est pourquoi tout le monde est contre lui. » Le lutteur 12 également le montre en ces termes : « Quand ceux de l'écurie Fass réalisent une chute tout le monde crie (s'extasie du fait de la beauté), parce que c'est

une écurie contre toutes les écuries (...) n'importe où tu vois le lutteur de Fass, il y a beaucoup de lutteurs qui copient sur lui (s'inspirent). Si on sort on dit le lutteur de Fass ceci cela. Chaque lutteur qui est au monde aimerait lutter avec le lutteur de Fass parce que les lutteurs de Fass ne réalisent que des chutes spectaculaires. »

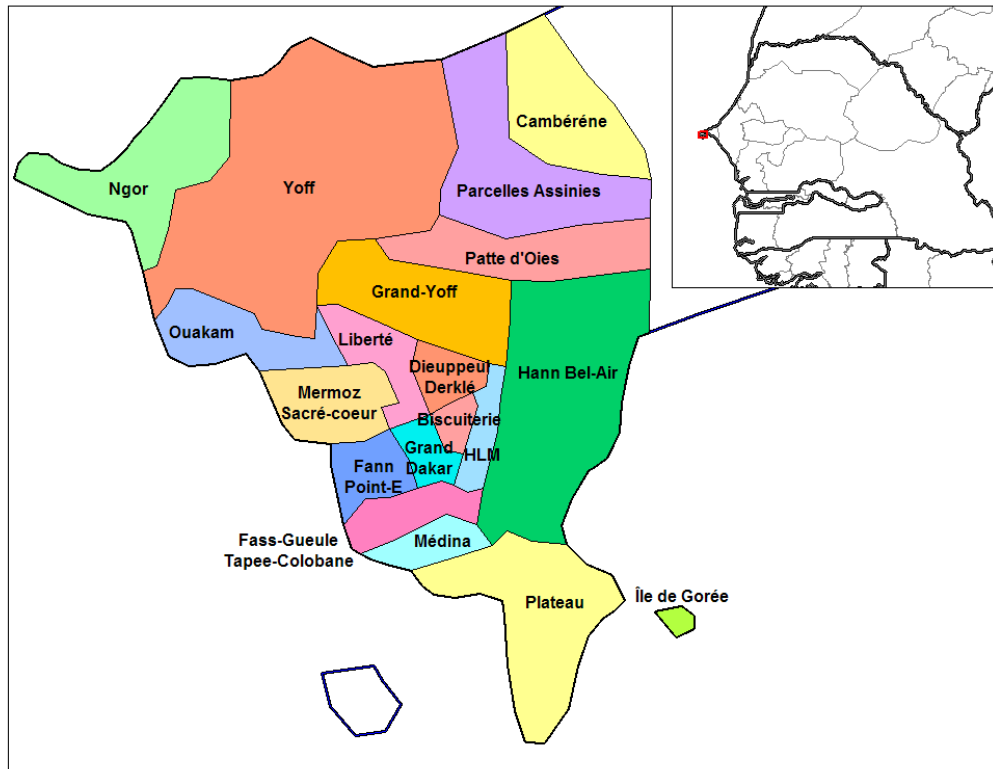
L'écurie Fass est liée à la famille griotte sing-sing réputée pour son talent de batteur de tam-tam qui bat pour ses lutteurs. Elle compte actuellement 89 licenciés. Le staff est formé par le président : Abass Ndoye, le directeur technique : Moustapha Guèye, le secrétaire général : Malick Guèye, le trésorier : Thierno Guèye et les entraîneurs : Serigne Ndiaye, Ibra Mbaye, Alassane Diakhaté.

L'écurie Fass s'entraîne actuellement à l'école primaire Amadou Bamba Mbaxane Diop 3 (qui ne se situe pas à l'intérieur du quartier de Fass) après être passé par l'école primaire Manguiers II. Cela est fustigé par le président de la deuxième et nouvelle écurie de Fass. Mbaye Diop, président de Fass Benno estime que les habitants de Fass ne se reconnaissent plus en l'écurie Fass. «L'idée m'est venue de mettre en place une écurie dénommée Fass Bennoo pour permettre aux habitants de Fass de pouvoir mieux s'identifier à une entité dans la lutte» dit-il. Les habitants de Fass ne se sentent pas impliqués. L'écurie de Fass est comme un tour d'ivoire où ne sont admis que ses dirigeants. Ses pensionnaires ne s'entraînent plus à l'École Manguier, nichée dans le quartier de Fass, mais à la Zone B», estime l'intéressé. (Le quotidien, 18/01/2010).



Cette carte de Dakar nous permet de situer les quartiers, et communes les commune d'arrondissement ou sont implantés les écuries et écoles de luttes étudiés.

- ✚ Le numéro 18 indique le quartier des parcelles assainies ou se localisent l'écurie Rock énergie et l'école de lutte Manga II.
- ✚ Le numéro 6 montre les limites de la commune d'arrondissement Fass, Gueule Tapée, Colobane ou se situe l'écurie Fass.



Cette carte est plus précise avec les noms des communes. Signalons aussi que Dakar est une presqu'île entourées par l'océan atlantique et beaucoup des quartiers ont accès aux plages ou n'en sont pas si loin. Les lutteurs ont de ce fait la possibilité de s'entraîner sur les plages.

2. Difficultés rencontrées

Toute recherche se déroule dans un environnement propre qui est particulier. Notre terrain spécifique se caractérise par le fait d'être un milieu très fermé où la méfiance et la prudence sont accrues. Le milieu de la lutte est très complexe et les gens de ce milieu vous voient souvent comme des espions qui sont venus décortiquer la stratégie d'entraînement des lutteurs, ou amener des gris-gris pour la bataille mystique.

La superstition qui accompagne ce milieu fait que le lieu d'entraînement est gardé (surtout à Fass) par les supporters à l'approche des grands combats préparés. L'accès à Fass a donc été très difficile à un moment donné avec la préparation des combats Papa Sow- Ness, Lac Rose-Alioune Mané, Gris Bordeaux- Eumeu Sène. Il a fallu téléphoner au vice président Mr Mbengue de la part de notre co-directeur de mémoire (Mr Djibril Seck) pour que la situation se décante, par exemple.

En général, les difficultés sont les mêmes dans toutes les écuries. Les lutteurs ne respectent pas les rendez-vous. La plupart travaillent le matin et s'entraînent l'après-midi, ce qui nous offre la possibilité de les interroger uniquement l'après midi avant ou après l'entraînement. De plus les étudiants en maîtrise ont des cours le matin et ne peuvent travailler pour le mémoire que les après-midi. Tout entretien est en principe systématiquement impossible les matins. Il ne restait donc que les week-ends (pendant lesquels les lutteurs ne s'entraînent pas), et les après midi. Souvent les lutteurs viennent en retard à l'entraînement et rentrent dès qu'ils finissent. Il est difficile de les aborder, à plus forte raison de les convaincre d'un entretien. On est plus chanceux lorsqu'ils sortent d'un combat. Il nous est arrivé de fréquenter une écurie pendant des jours sans effectuer un seul entretien. Cette fréquentation, pourtant, était nécessaire à une meilleure connaissance du terrain, comme nous l'avons indiqué plus haut.

Les lutteurs les plus en vue, les plus célèbres sont les plus méfiants, les plus difficiles à aborder et ceux qui se montrent les plus avarés en paroles. Ils refusent de répondre à certaines questions, donnent des réponses courtes, font semblant de ne pas comprendre ou esquivent tout bonnement certaines questions.

Nous avons rencontré des problèmes d'ordre matériel liés à la distance des écuries, donc au déplacement. Des difficultés pouvaient être notées aussi au niveau du travail de retranscription et de traduction qui nécessite beaucoup de temps. La traduction de certains termes et la clarté des propos de certains sujets qui n'articulaient pas bien ont été les principaux problèmes. Des problèmes relatifs aux délestages qui nous ont retardé dans notre travail, ont été fréquents.

Malgré toutes les difficultés rencontrées nous avons usé de stratégies et d'astuces pour les contourner et produire ce travail. Avec l'aide de Dieu, l'encouragement et l'aide scientifique de nos directeurs de mémoire et de quelques proches, la rigueur, l'abnégation et le pragmatisme.

Chapitre III : Analyse et discussion des résultats

A. Analyse des résultats

I. Analyse des résultats des lutteurs

La collecte des données, nous a permis de dégager des idées et des récurrences sur lesquelles nous allons nous baser pour faire notre analyse. Nous allons procéder par thème en nous basant sur notre trame d'entretien.

En ce qui concerne l'identification liée à l'origine géographique et ethnique des lutteurs il est important tout d'abord de souligner la diversité de provenance de nos sujets (10 origines ethniques différentes) et la pluralité des lieux d'origine. Presque tout le Sénégal est représenté. En effet le lutteur 1 est originaire de la Casamance, le lutteur 12 de St Louis, le lutteur 4 de Tambacounda, le lutteur 10 de Diourbel. Nous avons noté aussi une domination de l'ethnie sérère à l'école de lutte Manga II tandis que pour Fass et Rock énergie il y a une diversité plus ou moins marquée. De plus, la majorité des sujets (93%) est de religion musulmane.

Pour ce qui est des motivations, nous allons commencer par analyser le choix des lutteurs, essayer de déceler les raisons qui les poussent à choisir une écurie parmi d'autres, de même que les raisons qui les font changer d'écurie. En effet, la motivation déclarée peut être un bon indicateur de ce que représente l'écurie pour le lutteur.

1. Motivations

a. Choix de l'écurie

Nous pouvons constater que les raisons du choix d'appartenir à telle ou telle écurie diffèrent selon les écuries. Ainsi, à Rock énergie par exemple, le choix de tous les lutteurs est lié au quartier, celui de « Parcelles assainies ». Les liens avec le quartier sont très forts et systématiquement mis en avant. De ce fait, le facteur territorial est prédominant. On appartient à l'écurie de son quartier d'habitation du fait de la proximité mais aussi par le sentiment d'appartenance et de reconnaissance. Cela se vérifie par les propos du lutteur 3 qui dit « J'habite aux Parcelles, je suis né et j'ai grandi ici et quand j'ai eu l'intention de lutter je suis venu à l'écurie » ; de même le lutteur 4 confirme en disant « j'habite aux Parcelles, toute la famille de ma mère habite ici. Plutôt que d'aller ailleurs j'ai préféré venir à Rock énergie. Même s'il y avait que

des bébés à l'écurie je serais venu ici car c'est mon quartier. Je suis contre ceux qui laissent l'écurie de leur quartier pour aller vers un autre parce que si tu vas a une autre écurie, cette écurie va privilégier les jeunes de la localité d'abord, avant de s'intéresser à toi qui viens d'ailleurs quelque soit ton renom, ton talent. Je pense qu'il est mieux de nouer son *ngimb*⁸ et de partir de son quartier. De ce fait, ceux de ton quartier vont se mobiliser et te soutenir. »

La raison principale qui, parfois, a fait changer d'écurie ces lutteurs c'est le fait de vouloir représenter leur quartier, comme le laisse entendre le lutteur 2 en ces termes « Avant Rock Energie nous étions partis à Pikine à l'écurie Falaye Baldé pour apprendre la lutte. Lorsque nous avons duré là bas on s'est rendu compte qu'on habitait aux Parcelles et on représentait Pikine. S'il y a une victoire, si on gagne on dira que ce sont ceux de Pikine qui ont gagné mais on ne dira pas que ce sont ceux des Parcelles alors à partir de ce constat on s'est dit que nous pouvions créer notre propre écurie. »

Il semble donc que l'écurie Rock énergie soit représentative du quartier et que les lutteurs se sentent représentants de ce quartier. La logique de la territorialité domine, de l'indentification au quartier comme lieu d'une communauté, réelle ou imaginaire. Ils sont affiliés à ce quartier, et l'écurie jouerait alors le rôle d'un symbole le représentant à Dakar.

A l'école de lutte Manga II, le créateur de l'école éponyme, à savoir l'ancien « roi des arènes », a une représentation très forte. La plus part des lutteurs s'identifient à lui et leur choix est lié au lien qu'ils ont avec lui. Il s'agit alors non plus d'une identité territoriale, mais relevant d'un modèle, celui que représente le champion. Le lien d'affiliation sera ici davantage de l'ordre de l'admiration à une personne identifiée et idéalisée, de la reconnaissance et de la projection individuelle. Cela le lutteur 8 le confirme en disant « Je suis venu à cette école de lutte parce que Manga II me plaît. J'ai vu son savoir faire, c'est pourquoi je me suis dit que si je vais dans son écurie, j'aurais quelque chose, je saurais quelque chose ». Plus loin il ajoute « Si j'y suis entré c'est grâce à Manga II qui me plaît beaucoup. Manga II a une renommée dans le milieu de la lutte c'est pourquoi je suis venu ici pour gagner ma vie. Lui il ne m'a pas laissé tomber, il m'apporte son soutien normalement. ». Le lutteur 9 également dit presque la même chose en ces termes « L'école de lutte Manga II c'est mon école, c'est l'école de mon

⁸ Pagnes noué autour des reins du lutteur pour servir de tenu de lutte et de cache sexe

père. Si je suis là c'est que je dois être là, si j'étais ailleurs aussi c'est ici que je dois être. »

Dans le même sens le lutteur 10 révèle également en plus de cela un engagement ethnique, ce qui peut se déceler dans ces propos « C'est ce que les Sérères disent dans cette expression « *kino bogum* » c'est-à-dire « on a que les siens ». Ici nos pères et nos tontons nous soutiennent tous très biens ; en plus chaque individu n'a que les siens. C'est ça qui m'a amené ici. » Ces propos sont renforcés plus loin quand il dit « Oui c'est cela qui me plaît le plus parce que même quand je parle wolof lors des signatures de contrat je m'excuse de la qualité et je précise d'abord que mon wolof n'est pas clair. Ici il y a des Wolofs mais les Sérère sont plus nombreux. Quand je parle sérère avec les Sérère qui sont ici ça me plaît beaucoup. »

Le lutteur 11 de cette écurie, quant à lui, a fait un choix qui privilégie l'aspect sportif. Il déclare « Moi j'habite Ouagou Niayes II, rien ne me lie à Manga mais je me suis dit, que comme lorsque j'ai commencé à lutter dans une écurie Sérère le Sine Saloum, lorsque Doudou Ndiaye Rose m'a demandé : est ce que tu veux que je t'amène à Fass ou dans une autre écurie, je lui ai dit que non, que je voulais continuer dans les écuries Sérère parce que il y a plus de lutte dans leurs écuries. ». L'aspect sportif inclut la nécessité de faire des compétitions, c'est pourquoi il dit aussi : « en ce temps c'est le manque de compétition qui faisait que je quittais les écuries parce tout sportif a besoin de faire des compétitions à un moment donné, si tu ne fais pas de compétitions c'est comme si tout l'entraînement que tu as fait durant toute ta vie était zéro ».

Donc, ce qui est le plus frappant à l'école de lutte Manga II c'est le lien qu'ont les lutteurs avec Manga II lui-même (certains lutteurs habitent le même village que lui) et l'existence d'un engagement ethnique qui paraît dans les entretiens réalisés avec les lutteurs de cette écurie. Dans ce cas, la personnalité de Manga II rayonne et se conjugue avec son appartenance ethnoculturelle sérère.

Son prestige et sa grandeur, semblent être les principales raisons qui justifient le choix des lutteurs de Fass et non un lien au quartier. Ici, il semble bien que le choix soit davantage d'ordre stratégique et sportif lié à l'histoire de cette écurie célèbre à Dakar. (cf. chapitre III, Particularités du terrain) C'est dans ce sens que le lutteur 12 nous dit : « Je viens même de très loin, je pars de Yeumbeul, je dépasse beaucoup d'écuries pour venir ici. Donc, si je viens ici c'est que j'ai un espoir ici, parce que l'individu n'avance

qu'avec l'espoir. Ou tu crois que si tu vas là bas, tu vas augmenter ta connaissance tu vas la bas. Tout le monde sait que l'écurie Fass c'est la plus grande écurie du Sénégal. Il y a des champions ici, c'est pour quoi chaque jour je me sacrifie, je viens de loin pour m'entraîner à l'écurie Fass. J'ai envie de faire sortir des qualités réelles à chaque fois que je lutte, parce que ceux de l'écurie Fass savent lutter. C'est pourquoi j'ai choisi Fass. ». Donc il est clair que l'écurie Fass attire du fait de son ancienneté et de sa tradition de produire des champions. D'ailleurs on note dans presque tous les entretiens la récurrence des noms de ces champions comme en atteste cet extrait de l'entretien avec le lutteur 14 « si on te demande tu es à quelle écurie tu réponds Fass. Si on parle de Fass, on pense à Mame Gorgui Ndiaye, si on parle de Fass on pense à Mbaye Gueye, si on parle de Fass les pensées vont vers Tapha Gueye. » Le lutteur 12 va dans le même sens en disant : « Une écurie Fass qui a Mame Gorgui Ndiaye, si tu as besoin de bakks, tu va le voir. » Rien que le nom de l'écurie Fass constitue un pôle attractif pour de jeunes lutteurs cherchant à réussir, visant l'excellence et persuadés que cette écurie est une pépinière de champions. . Le lutteur 12 nous le prouve en disant cela : « N'importe où on va aujourd'hui, on nous donne du respect parce qu'on dit : il est à l'écurie Fass. Rien que ça, suffit. Tout le monde sait que quiconque est à Fass, la lutte ne sera plus un secret pour toi. »

Donc pour résumer nous dirons que les raisons dominantes des choix pour les acteurs lutteurs divergent selon l'écurie et ce qu'elle représente et la motivation personnelle du lutteur, conscient de ces représentations. Si les lutteurs de Rock énergie sont très attachés à leur quartier ceux de l'école de lutte Manga II mettent plus en exergue leur lien vis-à-vis de Manga II et de leur appartenance ethnique alors que le choix des lutteurs de Fass se justifie par la renommée, la grandeur de l'écurie mais aussi par un engagement sportif.

Ces logiques de choix traduisent des logiques d'appartenance, d'affiliations différentes ou du moins qui répondent à des représentations différentes. Si l'on peut constater que chacun des lutteurs se sent appartenir à son écurie et donc acteur de ce qu'elle représente, c'est plutôt du côté de l'identité de l'écurie (de quartier, de leader, d'écurie comme une entité sportive et culturelle en elle-même comme peuvent l'être des clubs de sport renommés, à eux-mêmes leur propre représentant).

b. Attentes des lutteurs par rapport à l'écurie

Ce que les lutteurs interrogés attendent de l'écurie varie selon leur choix personnel, donc des facteurs subjectifs et selon l'histoire et les caractéristiques de l'écurie. Pour Rock Energie il est très visible qu'ils n'ont pas d'attentes particulières vis-à-vis de l'écurie. Comme le dit le lutteur 2 : « Je n'attends rien de l'écurie Rock Energie, c'est l'écurie qui doit attendre quelque chose de moi, mais je n'attends rien de l'écurie, j'aimerais que l'écurie attende de moi que je domine dans la lutte pour porter haut le nom de l'écurie. » Ceci s'explique par la genèse même de l'écurie. En fait cette écurie étant créée par les lutteurs eux-mêmes, chacun se sent concerné pour « porter haut le nom de l'écurie ». Ils s'unissent et travaillent pour l'écurie dans laquelle ils ont investi leurs forces, leurs efforts, leurs espoirs. Chacun s'approprie l'écurie, souhaite la voir au plus haut niveau, comme le déclare le lutteur 3 : « Qu'est ce que j'attends de l'écurie ? Je veux l'amener très loin, moi personnellement je veux l'amener très très loin s'il plaît à Dieu. » En somme, ce qui domine ici c'est l'engagement des lutteurs pour l'écurie.

Outre ceux de Rock énergie le reste des enquêtés semble avoir des attentes similaires. Beaucoup ont des attentes sportives et le précisent. Ils veulent pour la plupart acquérir des connaissances en matière de lutte, de frappe. C'est ce qui apparait dans les propos du lutteur 13 qui nous dit : « Ce que je voulais quand je suis venu à l'écurie Fass c'est la connaissance (le savoir), la force mais aussi savoir beaucoup de choses de la lutte. C'est ça qui a fait que j'ai voulu venir ici. »

Une analyse plus profonde, nous a permis de comprendre que les attentes sont une affaire personnelle, de trajet personnel. Chacun vient avec ses propres intentions liées à ses attentes. Dès lors ce n'est plus l'écurie qui propose des formations mais le lutteur qui, par rapport à ce qu'il veut apprendre, décline ses objectifs. Malgré cette diversité des attentes nous avons noté un point de convergence. Nous avons retenu que la principale attente que les lutteurs ont vis-à-vis de l'écurie, qu'ils le disent clairement, explicitement ou seulement en le suggérant ou encore selon notre observation qui corrobore leurs propos, c'est une attente sportive. Tous ceux qui vont dans les écuries veulent exceller dans la lutte et devenir de grands champions, ce qui nécessite un apprentissage. Percevoir des millions et devenir une star adulée et connue de tout le monde, tel est le rêve de tous ces jeunes dans les écuries de Dakar.

Comme le montre Dominique Chevé(2011), cela renvoie aux travaux des anthropologues et sociologues montrant que le corps engagé dans cette pratique de la lutte est objet d'investissement pour une société urbaine jeune, en recomposition permanente et en déficit de ressource : les travaux de M. Diouf (2002a, 2002b, 2003), de M.-C. Diop (1997 ; 2002 ; 2008), de T. K. Biaya (2000 ; 2002), de J.-F. Havard (2001, 2005), d'A. Marie (2008), de G. Daffé et A. Diagne (2009) notamment, ont montré ces aspects socio-économiques et politiques en contexte de crise et de mutations démographiques.

c. Attrait de l'écurie

L'analyse des réponses données par les lutteurs concernant la question de l'attrait de l'écurie a fait ressortir des réponses presque toutes identiques. En effet la plupart de nos enquêtés disent que ce qui leur plaît dans l'écurie c'est le fait d'être « un », d'être « comme une famille » (Lutteurs 1, 2, 3, 4, 6, 7, 9, 10, 11.).

Ce sont surtout les lutteurs interrogés à Rock énergie qui tous sans exception font état d'un attrait de leur écurie lié à la fraternité qui y existe, mais aussi des lutteurs interrogés à l'Ecole de lutte Manga II qui pour la plupart donnent à peu près les mêmes réponses.

Ainsi, le lutteur 2, de Rock Energie déclare : « Ce qui me plaît le plus (il tire sur le mot « plus », le répète et paraît enchanté par cette question), dans l'écurie c'est que nous sommes tous un. Tous ceux de Rock Energie sont un. Nous sommes des frères. Nous avons d'autres copains, mais on a presque les mêmes fréquentations la nuit. Après l'entraînement on est ensemble, beaucoup sont dans les mêmes salles de musculation, au petit matin aussi on est ensemble à la plage. On est presque une famille, c'est ce qui me plaît le plus à Rock Energie. »

C'est ce que confirme également le lutteur 10 en ces termes : « Ce qui me plaît dans l'écurie c'est le fait d'être ensemble et de tout partager, de soulever en même temps et de laisser tomber en même temps. Cela me plaît beaucoup, on est presque tous du même âge. Ceux que j'ai trouvé ici et ceux qui m'ont trouvé ici, nous sommes tous les mêmes. C'est le travail qui nous unit nous avons l'intention d'aller jusqu'au bout. Après les entraînements on se rend visite mutuellement si on a le temps, si on n'a pas le temps on s'appelle par téléphone. »

Un des lutteurs de l'École de lutte Manga 2, cependant, met en avant l'intégration. Lui ce qui lui plaît c'est le fait qu'il n'y ait pas de favoritisme ou de ségrégation, étant donné le fait que cette école est plus ou moins marquée par une prédominance de l'ethnie sérère. Il le dit en ces mots : « Ce qui me plaît dans l'école de lutte Manga II c'est que : beaucoup de personnes qui ne sont pas proches de l'école et qui ne savent pas ce qui s'y passe pensent que ce sont les Serrer qui sont favorisés, alors que si tu viens ici à l'école de lutte Manga II, que ça soit les réunions, n'importe quelle cérémonie, ou quelque soit ce qui se passe, il n'y a ni de wolofs ni de sérère, on le fait dans une langue que tout le monde comprend, notre langue la plus grande, en plus il n'y a pas de ségrégation. S'il y a un combat d'un wolof ou un combat d'un toucouleur, c'est comme tous les autres combats. »

Cette question de la langue est remarquable d'autant plus que l'outil linguistique unit ou harmonise les pratiques. Cette remarque met donc en évidence le fait que l'identité ethnique sérère n'est pas exclusive des autres appartenances ethniques et que, contrairement aux représentations doxiques souvent mises en avant, la partition ethnique ne joue pas comme ségrégative au sein de ces écuries, en tous cas de celle-ci. Peut-être pourrions-nous suggérer que ce point tient à l'évolution récente de cette écurie, ou encore aux variations, à la porosité des identités ?

Ce qui plaît aux lutteurs interrogés à l'écurie Fass semble être la renommée, la qualité de la formation et le nombre de champions, bref les performances et les résultats comme le prestige historique de l'écurie. Le lutteur 12 le dit d'ailleurs : « Beaucoup de choses me plaisent à l'écurie Fass. Quand ceux de l'écurie Fass réalisent une chute tout le monde crie (s'extasie du fait de la beauté), parce que c'est une écurie contre toutes les écuries. (...).Ou tu vois le lutteur de Fass, il y a beaucoup de lutteurs qui copient sur lui (s'inspirent). Si on sort, les gens disent le lutteur de Fass ceci cela. Chaque lutteur qui est au monde aimerait lutter avec le lutteur de Fass parce que les lutteurs de Fass ne réalisent que des chutes spectaculaires. Des clés⁹ qui font de lui une écurie contre toutes les écuries, ils font de belles clés. »

L'attrait de l'écurie est forcément lié aux choix des lutteurs. C'est pourquoi on retrouve une similitude entre les raisons du choix et ce qui plaît dans l'écurie. Mais notons que les notions de famille, de fraternité, d'entre-aide, d'entente sont apparues

⁹ Techniques de lutte, prises

très importantes. Ce sont les idées qui reviennent le plus dans les propos de la plupart de nos enquêtés. On sent un besoin d'union pour les lutteurs qui avec l'individualisme grandissant dans Dakar (Marie, 2008), semble chercher en l'écurie une famille de substitution. Au fond, ils cherchent et attendent dans leurs écuries des lieux fédérateurs, ressources et de solidarités à l'instar des associations sportives des grandes métropoles urbaines.

2. Apports de l'écurie

Ce qui ressort de l'analyse des données concernant l'apport de l'écurie est très intéressant. La plupart des lutteurs disent que l'écurie leur apprend « tout », c'est-à-dire tout ce dont un lutteur a besoin comme le résume si bien ici le lutteur 9 : « On apprend la lutte, la boxe, la vie de lutteur et son comportement. » mais la réalité des choses est autre puisqu'ils ont dit dans les entretiens qu'ils ont la possibilité d'avoir des entraîneurs personnels et de sortir de l'écurie pour chercher le savoir. Retenons dans tous les cas que l'essentiel du contenu de ce qui se transmet au sein des écuries est constitué principalement par un entraînement physique et des valeurs (éducative, sociale ou culturelle) comme l'attestent les propos du lutteur 6 : « Je suis vraiment enthousiasmé pour répondre à cette question. Ici on ne nous apprend pas que la lutte, on nous enseigne la lutte, comment développer la force, on nous apprend ce qu'il faut faire dans un corps à corps en cas de saisie, on nous apprend aussi comment nous comporter chez nous, comment vivre au sein de la famille, à respecter nos parents. La lutte ce n'est pas uniquement ce qui se passe à l'école. C'est deux choses : l'école et la famille. La vie que tu vis chez toi va se refléter dans l'arène. Les entraîneurs nous disent de respecter nos parents d'abord avant de les respecter, de faire ce qu'ils nous demandent de faire, de demander la permission de nos parents avant de venir à l'écurie et être géré par l'entraîneur. Ils nous disent aussi de les respecter comme nous respectons nos papas. » Citons également le lutteur 10 pour exemple : « Tout ce que demande la lutte, on nous l'enseigne : entraînement dur, contact, technique et boxe. On nous enseigne tout », et le lutteur 13 : « On nous enseigne la lutte ici, on nous enseigne la politesse (il tire sur le mot), on nous éduque ici, nous apprend comment parler, comment agir pour que chaque jour lorsque tu vas chez des personnes, tu saches comment parler. Tu ne seras pas indiscipliné. En gros ici, tout ce qui va avec le lutteur et qui lui permet d'avancer, c'est ça qu'on enseigne ici. »

a. Apports sportifs

Nous allons d'abord nous intéresser à l'apport sur le plan sportif. Sur ce plan l'apport de l'écurie d'après notre enquête tourne autour de l'enseignement des techniques de lutte à travers « les contacts », de la boxe et du renforcement musculaire. Ceci nous l'avons noté aussi au cours des observations que nous avons menées dans les écuries en allant effectuer les entretiens. En effet dans toutes les écuries où nous sommes passés et que nous avons étudiés pour les besoins de l'enquête, (3 écuries) nous avons carrément intégré le milieu et nous sommes imprégnés de la réalité de cet environnement spécial. À quelques exceptions près, les entraînements se déroulent globalement de la même manière dans toutes les écuries où nous sommes allés. Ils consistent d'abord en un échauffement à base de course lente suivi parfois d'exercices de renforcement musculaire. Après l'échauffement les lutteurs vont nouer leurs *ngimb*, puis vont faire des randoris¹⁰, affrontements entre lutteurs de même corpulence. Ces affrontements durent entre 10 et 15 minutes puis les lutteurs changent de partenaires. Au cours de ces affrontements les entraîneurs proposent des indications de rétroaction pour corriger les erreurs et apprendre de nouvelles techniques en rapport avec la situation du moment. Généralement l'entraînement se termine par des exercices de renforcement des muscles abdominaux et quelques exercices d'étirement. Nous avons noté également que la boxe n'est presque pratiquée que par les lutteurs qui préparent un combat. Une attention particulière est mise sur ces derniers. On surveille de très près leur ponctualité, leur sérieux, leur assiduité, l'exécution correcte des mouvements et la charge d'entraînement. Vers la fin de l'entraînement chacun des lutteurs en préparation de combat affrontera successivement presque tous les autres lutteurs qui sont assis et attendent leur tour. Ceci travaille l'endurance et la résistance du lutteur.

Pour ce qui est de la musculation, est pratiquée la musculation sans charge principalement, parce que nous n'avons trouvé de salle de musculation ou de matériel de musculation dans aucune des écuries où l'enquête a été menée. Ceci atteste du fait que la part du renforcement musculaire dans les écuries est plus ou moins faible. Donc il est clair que la plus grande partie de l'entraînement au sein des écuries (environ 80%) est constituée par la simple pratique de la lutte pure.

¹⁰ Affrontements successifs d'un combattant avec plusieurs autres

b. Apports culturels

L'apport de l'écurie sur le plan culturel est évident puisque comme le dit le lutteur 12 : « (...) la lutte est culture parce que ce n'est pas nous qui l'avons créé mais nos ancêtres. » même si 2 des sujets de notre population nous affirment ne rien apprendre sur le plan culturel dans leur écurie.

Le contenu de l'apport culturel se résume en l'apprentissage des « *touss*¹¹ », des « *bak* », du nouage du « *ngimb* » et en la transmission de certaines valeurs sociales et éducatives.

Comme nous l'avons aussi noté lors de nos entretiens et de nos déplacements au niveau des écuries, cette dimension culturelle est plus ou moins traitée dans la mesure où il n'y a pas de temps accordé de façon régulière à la répétition des chorégraphies, des *bak*, à l'apprentissage du nouage du *ngimb*, à la transmission des valeurs. Les répétitions des chorégraphies sont d'habitudes effectuées à l'approche des combats. On peut alors considérer non que ces pratiques culturelles sont négligées ou négligeables, en elles-mêmes, mais que leurs acquisitions relèvent davantage d'un savoir implicite, acquis hors de l'écurie, dans la famille ou la communauté ethnique, ou encore que ces pratiques appartiennent tellement au folklore et au rituel de la lutte qu'elles vont de soi, présentent une évidence de culture, un *habitus*¹² de la lutte.

Comme le dit le lutteur 12 ci-dessus, en plus de sa dimension sportive la lutte possède une dimension culturelle qui exhibe la culture de tout un peuple avec des particularités d'ordre ethnique. En fait on assiste avant et pendant les combats à une animation folklorique ponctuée par des rituels mystiques, des chants galvanisants, des *bak*, des *touss* etc. finalement c'est ce cérémonial, cette ambiance authentique, cette animation folklorique et ce caractère spectaculaire qui donnent à la lutte sénégalaise son charme et on serait tenté de dire que sans elle la lutte serait sans âme et serait dénuée de sens. (Article sur Afrik.com)

Dans ce sens Mohamed Ndao « Tyson » interrogé par Badara Diouf dans Afrik.com en 2008 déclare : « En dehors de l'aspect sportif, il ne faut perdre de vue

¹¹ Danse d'entrée du lutteur qui sert d'échauffement avec les membres de son écurie alignée derrière lui

¹² Habitudes et attitudes socialement acquise qui sous-tendent et pré-déterminent partiellement les façons de penser, de sentir, d'agir de tout individu et traduisant notamment le rapport qu'il entretient avec son corps (C. Pociello)

l'idée que c'est un sport avant tout traditionnel, donc le folklore y joue une part importante. Mais j'ajouterais aussi que c'est le côté rites mystiques qui donne à la lutte sa touche pimentée (rires). Le sport est pratiqué par des hommes modernes, mais la tradition doit demeurer. »

L'écurie est un lieu où des valeurs sont transmises. Valeurs d'ordre éducatif et social essentiellement. Le lutteur 6 le confirme ici : « Sur le plan culturel on nous apprend tout : comment parler, comment se comporter, en un mot tout parce que la politesse et le respect sont avant toute chose. (...) on nous apprend à respecter les gens et à être modeste. Tout ça fait partie de la culture de la tradition. Aujourd'hui rien ne peut nous pousser à être hautain et arrogant. Quelque soit ce que l'on a et notre statut on s'abaisse. »

Cette transmission de valeurs s'explique par la place du lutteur dans la société et ce qu'il représente. Le lutteur est le centre d'intérêt de la séance de lutte. Il représente sa communauté et se caractérise par un type de comportement (document du colloque sur la lutte sérère). Le lutteur est donc obligé de mener une vie sociale exemplaire. La relation du lutteur à la société, est plutôt une relation de pouvoir, le lutteur est plus que tout autre soumis à respecter sa société. Le lutteur ce n'est pas seulement lutteur pour soi mais lutteur de sa communauté, qui fait tout pour qu'il réussisse. En contrepartie le lutteur est engagé, il doit respecter sa communauté qu'il représente et sert. Cette double fonction le caractérise. (El hadji Faye, 1980)

Lutter dans la société traditionnelle, c'était manifester la vitalité d'un groupe, en polarisant toutes ses forces autour d'un personnage qui en est le représentant. Il y avait dès lors, identification du groupe à son lutteur et par conséquent référence constante de ce dernier à son groupe. (T. Ndiaye, 1980).

Dans presque toutes les ethnies l'éducation a une part importante dans le milieu de la lutte. C'est ainsi qu'Abdou Badji écrit dans son mémoire de maîtrise intitulé « La lutte traditionnelle Diola : étude et perspectives, 1982 » que « la lutte en milieu Diola est considérée comme un moyen d'éducation. Elle permet de développer force, souplesse, courage, ténacité et dignité. »

Nous avons noté un apport particulier pour certains lutteurs. Ainsi le lutteur 3 affirme : « L'écurie m'a vraiment beaucoup donné, parce que lorsque je suis venu ici je

ne savais rien, c'est l'écurie qui m'a forgé (...) L'écurie m'a développé sur tous les plans, elle m'a permis de me faire un nom, en un mot elle a fait progresser énormément de choses dans ma vie. »

L'écurie est un moyen pour certains lutteurs de s'affirmer en temps qu'être humain c'est-à-dire de se donner une identité, de se socialiser, de se faire connaître, d'augmenter son capital confiance, comme le dit le lutteur 13 en ces termes : « quand tu arrives ici, tu as confiance en toi. Quand je suis venu ici j'ai plus eu confiance en moi parce venir ici c'est une étude en beaucoup de choses. »

Le lutteur 12 a acquis une autre considération de sa personne grâce à la renommée de son écurie. Il le fait savoir par ces propos : « N'importe où on va aujourd'hui, on nous donne du respect parce qu'on dit : il est à l'écurie Fass. Rien que ça, suffit ».

Certains lutteurs voient en l'écurie une sorte d'école qui doit apporter tout ce qui manque au lutteur. Ce sont notamment les lutteurs 7 et 15. Ce dernier dit : « On nous enseigne aussi comment se comporter parce que ce n'est pas une écurie c'est une école. Si on parle d'école c'est pour tout en quelque sorte, c'est-à-dire tout ce qui te manque, on te l'enseignera. On nous apprend tout à l'école actuellement. Que ça soit l'éducation, le savoir faire et le comportement tout ça existe ici. »

C'est aussi un moyen de se rapprocher de sa tradition et de montrer son identité pour le lutteur 8 qui déclare : « On m'a appris à respecter ma tradition, à m'inspirer de la manière de vivre des Sérère d'hier et avant-hier pour m'orienter. »

De même le lutteur 2 précise : « On nous dit toujours de représenter notre appartenance, parce que chaque personne a sa culture, ici à Dakar c'est le *doh dadié* (*rencontre par hasard*) mais chacun a une origine. »

En conséquence et pour être synthétique, disons que l'apport de l'écurie est plus sportif que culturel, mais que cet apport est comme sous-entendu, comme un acquis ou un pré-requis de cette pratique à la fois très exigeante sportivement et inscrite dans le patrimoine culturel des ethnies sénégalaises. La lutte pure occupe une grande place dans l'entraînement des écuries qui ne s'entraînent que l'après midi, 2 à 3 heures de temps du lundi au vendredi.

Nous avons remarqué aussi que ce sont les lutteurs qui semblent construire l'apport que l'écurie leur donne par rapport à leurs objectifs, et ce qui leur manque. Au fond, les lutteurs sont eux-mêmes en grande partie les acteurs de leur propre apprentissage et cela participe de ce qu'on pourrait appeler une « construction hybride » (Chevé et al., 2011). En ce sens, leurs trajets de vie, leurs propres personnalités sont des éléments déterminants de la construction de leur corps et de leur esprit de lutteurs.

Ceci semble apparaitre dans les propos du lutteur 12 : « C'est chacun avec la formation qu'il veut. Si c'est la danse que tu veux on te l'enseignera. Nos répétitions ne sont même pas nombreuses (pour la danse). En général tu arrives et tu peux danser. »

Majoritairement les enquêtés affirment qu'ils sont satisfaits de la formation qu'ils reçoivent au sein de leurs écuries respectives. Cependant certains n'ont pas manqué de suggérer des choses à ajouter pour la bonne marche de l'écurie. C'est le cas par exemple des lutteurs 11 et 1. Le lutteur 1 dit ceci : « Nous avons besoin de moyens, de salles de musculation. Nous avons aussi besoin du soutien des bonnes volontés parce que des fois les lutteurs se tuent aux entraînements et rentrés ils n'ont pas de quoi se payer le diner. Nous souhaitons qu'on nous aide financièrement et matériellement mais aussi nous avons besoin de conseils. C'est ce dont nous avons le plus besoin parce qu'ici il n'y a que des jeunes. » Le lutteur 11 interpelle l'Etat en ces termes : « Si je devais proposer quelque chose à ajouter au niveau de l'écurie je dirais que cela doit se faire dans l'écurie toute entière (à tous les niveaux), parce que comme actuellement la lutte est un facteur de développement, il faut que le gouvernement subventionne la lutte, ils doivent savoir que ce ne sont pas uniquement ceux qui sont en haut qui sont des lutteurs, ceux là il y a des gens qui les préparent (font les contact avec eux) et qui sont en bas (dans l'ombre), qui n'ont pas de combats. Tout le monde sait que le sport est quelque chose de dur, on s'entraîne du matin au soir, nuit et jour comme les grands lutteurs, donc ces gens là doivent être aidés par le gouvernement. ».

Le lutteur 2 également a fait des propositions concernant les entraîneurs. Ils les expriment ainsi : « L'écurie marche bien mais rien n'est assez (*dara matoul*), il faut sans cesse perfectionner les choses. J'aurais souhaité que l'écurie augmente le nombre d'entraîneurs et le nombre de lutteurs, parce que nous qui sommes là on ne va lutter que quelques temps et après on ira à la retraite et trouver autre chose à faire, une écurie qui

n'a pas de relève ne peut pas avancer. Les coachs aussi sont entrain de prendre de l'âge, il faut qu'on ait des coachs plus jeunes aussi. »

Les lutteurs disent globalement être satisfaits mais paradoxalement ils disent qu'ils sortent de l'écurie pour chercher quelque chose qui les manque et qu'ils ne trouvent pas à l'écurie. Ces propos du lutteur 1 reflètent bien cette idée : « Cela nous suffit d'une part, mais parfois on sort de l'écurie pour chercher le savoir ailleurs aussi. On ne reste pas uniquement à l'écurie car ce n'est pas possible, on ne peut pas avoir tout le savoir l'écurie. Parfois on paye un boxeur, on paye la salle de musculation ou bien un professeur pour qu'il nous entraîne. Toutes ces choses là existent. » Le lutteur 3 dit presque la même chose en d'autres termes : « Oui on ne nous apprend que la lutte en vérité, honnêtement Dieu aime la vérité ici on ne nous apprend qu'à lutter. S'il y a quelque chose d'autre à apprendre on sort de l'écurie pour aller l'apprendre ailleurs. »

Ce paradoxe semble s'expliquer par le rôle dévolu à l'écurie, c'est-à-dire son apport réel et dominant. On pourrait dire en effet sans se tromper que les écuries ne servent essentiellement que pour apprendre des techniques de lutte, faire des contacts et du renforcement musculaire dans une moindre mesure. L'écurie remplit son rôle, conformément à l'attente qu'ont les lutteurs et à son apport principal. C'est ce qu'explique le lutteur 6 en ces termes : « Ce qu'on nous enseigne à l'écurie nous satisfait. Si on a quelque chose à ajouter c'est nous qui allons le chercher personnellement mais tout ce dont le lutteur a besoin on est entrain de nous l'enseigner ici. »

Finalement les lutteurs dans l'ensemble sont satisfaits de ce qu'ils apprennent dans leurs écuries respectives, c'est pourquoi d'ailleurs ils restent dans ces écuries. Un lutteur qui n'est pas satisfait change généralement d'écurie comme c'est le cas des lutteurs 11, 8 et 10. Ils l'expriment d'ailleurs dans les entretiens. C'est le cas du lutteur 15. Il nous dit : « Bien sur (que je suis satisfait) c'est ça qui me laisse ici, si jamais j'arrivais à ne plus voir ce qui se doit, je resterais chez moi. Je suis entrain de voir ici ce qui est peut être mon avancement. »

C'est le même avis pour le lutteur 14 : « Ce qui m'avais amené ici et ce qui me fait rester ici jusqu'à présent je suis entrain de le voir et je voudrais ne jamais arrêter de le voir. Si j'arrêtais de le voir j'irais chercher une solution, parce que dans tous ce que la personne fait, elle demande à Dieu qu'il y ait un avancement. Si elle n'y voit pas

d'avancement, elle ira chercher autre chose qui puisse la faire avancer. Donc à vrai dire tout ce qu'on attendait de Fass, on est entrain de le voir demandant à Dieu que cela augmente. »

Leur satisfaction est liée à leurs objectifs et leurs attentes par rapport à ce que l'écurie leur apporte. C'est une satisfaction personnelle en adéquation avec le rôle qu'ils donnent à l'écurie. Nous pourrions alors distinguer entre un apport sportif conséquent et majeur, objectif et organisé, et un apport culturel plus diffus, plus souple et variable en fonction des écuries. Ce dernier est essentiellement constitué de recommandations de vie, de prescriptions de valeurs qui autorisent à parler d'apport éducatif et social. Pour autant, force est de constater que, dans les représentations des lutteurs interrogés, les écuries sont investies de valeurs et de finalités différentes en fonction des lutteurs eux-mêmes, acteurs de leurs propres aventures de lutte.

3. Perceptions

a. Ce que représente l'écurie

La représentation qu'ont les lutteurs interrogés de l'écurie diffère d'un lutteur à un autre mais dans presque toutes les réponses on retrouve les notions de solidarité, de famille, de fraternité, d'union et d'univocité des objectifs. Dans tous les cas nous pouvons dire que c'est un regroupement de personnes unies par des objectifs tacites dont principalement la réussite, la socialisation etc.

L'apprentissage de la lutte est la principale raison d'être des écuries, autrement dit, sa raison d'être majeure est d'ordre éducatif et pédagogique, à l'instar d'un club de sport. L'écurie telle qu'elle se présente aujourd'hui est une réunion de jeunes provenant d'horizons divers et ayant comme objectif de réussir dans la lutte. C'est ce que semble dire le lutteur 1 en ces mots : « L'écurie c'est un regroupement de personnes qui se sont rencontrées au hasard. Ce n'est même pas une affaire d'amis, c'est une affaire de rencontre. Chacun vient ici pour chercher le savoir, pour avoir quelque chose qui lui servira demain. » L'analyse des propos de ce lutteur laisse entendre que c'est une affaire d'intérêt personnel, chacun n'est là que pour gagner sa vie. Il semble que seule la lutte les unit et le quartier, au-delà chacun a ses origines et sa culture, ses ambitions et son appartenance ethnique. Ce n'est que du « *doh dadié* » (rencontres au hasard). Les lutteurs ont fait un rapprochement entre l'écurie et le club de football en se basant sur la diversité des origines. Le lutteur 13 l'explique très bien dans cet extrait : « L'écurie ce

n'est rien qu'une entreprise, c'est un club. C'est un club, c'est une entreprise, parce que celui là vient de Pikine. Si tu vas à l'écurie Fass, tout le monde n'habite pas à l'intérieur de Fass. Ceux là quittent Pikine pour venir à Fass, ceux là viennent de Sicap Mbao, ceux là quittent Rufisque pour venir à Fass, ceux là quittent autre part pour venir à Fass. Donc c'est un club, nous avons des objectifs et de la volonté c'est pourquoi nous sommes venus ici, pour vouloir porter haut ceux de Fass, mais ce n'est pas autre chose. C'est pourquoi on doit le prendre comme un club, nous devons tous être des frères, pour que le club aille de l'avant. Si tu prends l'exemple du football, tu vois quelqu'un qui vient de France, un autre qui vient d'Argentine, un autre d'Angleterre qui sont tous en Angleterre dans un même club et pourtant ils ne sont pas du même pays, mais eux ils s'unissent. C'est cela qui existe dans l'écurie. Ce n'est que ça. » Le lutteur 2 a fait également le rapprochement il nous dit : « A priori l'écurie s'apparente au club de football mais ce n'est toujours pas la même chose, mais notre écurie nous comme tu l'as dit je pourrais dire que ca ressemble plus à une association d'amis. »

L'évolution de la lutte a donné naissance à de nouvelles structures : les écoles de lutte. Mais quelle est la différence entre écurie et école de lutte ? Le lutteur 9 donne une réponse à cette question. Dans sa conception de l'écurie il fait cette comparaison : « Tu sais avant ce sont des écuries qui existaient, mais maintenant ce sont des écoles. Dès que tu entends parler d'école, tu dois penser à l'apprentissage (étude). C'est cela que nous faisons ici. On est en train d'étudier la lutte, comme je l'ai dit tantôt, la boxe, le comportement. »

Ce lutteur semble vouloir dire que les écuries étaient fortement marquées ethniquement, ou régionalement alors que les écoles ne font plus de fixation sur l'origine et l'appartenance ethnique du lutteur. Même si l'histoire de certaines écuries et les indicateurs personnels des fondateurs influencent le choix des lutteurs, les écuries d'aujourd'hui restent des entités assez métissées. Le lutteur 8 confirme cette idée en disant : « L'écurie, ce sont des lutteurs qui se regroupent. C'est comme ça que je le conçois. Un regroupement de jeunes qui étudient, c'est pourquoi on l'appelle école de lutte Manga II. L'école de lutte signifie que nous sommes tous venus ici pour apprendre. Ici il y a des sérères comme des Wolofs bien que les sérères soient majoritaires. »

Pour autant, nous pouvons aussi dire que ce que l'écurie représente diffère aussi selon l'histoire des écuries selon les lutteurs. Ainsi, pour Rock Energie fondé par un groupe de dissidents provenant de l'écurie de Pikine pour créer une écurie aux Parcelles Assainies, l'écurie représente globalement un lieu de rencontre pour un groupe d'amis ou chacun individuellement vient chercher comme le dit le lutteur 1 son intérêt. Le lien au quartier est important. En d'autres termes nous sommes en présence d'une territorialité qui est déterminante. Comme le montre Pierre Vayer et Charles Roncin : « dés qu'un ensemble de personnes est d'accord et commence à agir collectivement pour réaliser un projet (...) chacun se sent libéré de quelque chose. Non seulement on accepte l'autre, c'est-à-dire sa présence, ses actions et ses réactions, mais on souhaite être et faire avec lui. Ce qui s'exprime alors ce sont les phénomènes de groupe et c'est cette dynamique issue des interactions avec les autres qui conduit chacun à se sentir comme faisant partie intégrante de l'ensemble sans avoir en aucune façon le sentiment d'abandonner sa personnalité mais au contraire celui de pouvoir la manifester ». (Vayer, Roncin 1986) plus loin ils affirment que « quel que soit le projet général et quelles que soient les activités visant à le réaliser, dés que les personnes sont en groupe, elles sont individuellement différentes de ce qu'elles sont avant et après la rencontre. ». Pour les lutteurs l'écurie représente un bien collectif que la synergie de leur force va porter haut.

A l'école de lutte Manga II, la notion d'école émerge et donne une autre signification à l'écurie qui devient ici un lieu d'apprentissage de la lutte qui ne met pas en avant le quartier. La diversité des pensionnaires telle qu'on la voit dans l'école classique paraît être un moyen qui différencie écurie et école de lutte. Dans les années 1990 on entendait parler d'écurie Sérère, d'écurie Waalo, d'écurie Fass, etc. Ces noms d'écuries sonnaient comme des entités qui réunissaient soit des lutteurs d'une même localité, soit des lutteurs d'une même ethnie. De nos jours on entend davantage parler d'écoles de lutte qui portent les noms d'anciens champions et d'écurie qui ont des noms qui se démarquent des noms traditionnels et qui ont une consonance moderne (les tigres, rock énergie etc.). Cette diversité et cette chance donnée à tout le monde, est visible dans les propos du lutteur 11 qui dit : « Si tu regardes l'école de lutte Manga II aujourd'hui il y a différentes ethnies qui sont là. Il y a des wolofs ici, des sérères, des toucouleurs. Moi qui te parle, je suis d'origine nigériane et pourtant je suis dans l'école de lutte Manga II. Pour moi c'est ça qui fait qu'on parle d'école parce que, on a pris des personnes ici,

d'autres là, on les a réunis, ils sont devenus un, ils sont devenus les mêmes. Ils sont des frères, ils arment et frappent ensemble. »

Les propos du lutteur 14 traduisent bien la représentation des lutteurs de Fass vis-à-vis de l'écurie. Il déclare : « L'écurie je la prends pour beaucoup de choses, parce qu'aujourd'hui tu entends parler de cadets et de juniors. Je pense que le cadet c'est le petit le junior c'est le grand. Donc l'écurie est plus âgée que l'école. L'écurie c'est un groupe ou on se rencontre. Ce n'est pas un groupe qui habite le même quartier mais chacun vient de quelque part. Quand tu viens on te dit c'est ça les normes. C'est ça qu'on veut, c'est ça qu'on refuse. Si tu vois que tu peux faire partie on t'intègre. Par rapport à l'école ce n'est pas la même chose parce qu'ici tu n'a vu aucun enfant qui a 10 ans qui lutte ici alors qu'à l'école tu vois des enfants de 5, 7, 8 ans qui luttent. » Pour ce sujet l'écurie diffère de l'école de lutte par le simple fait qu'à l'école de lutte il y a des enfants qui apprennent à lutter et pas à l'écurie.

L'écurie est beaucoup plus proche d'un club sportif comme le dit le lutteur 15 : « L'écurie peut être tout. C'est une association sportive, mais tu peux aussi le percevoir telle une entreprise parce que c'est elle qui te paye, donc tu le prends comme ton entreprise, c'est ton gagne pain parce que c'est elle qui te paye personne d'autre. » Être dans une écurie donne l'occasion aux lutteurs d'être démarché par un promoteur pour un combat et de gagner sa vie. Donc c'est un lieu de travail ou on est payé par les promoteurs mais pas par l'écurie. Dans le même ordre d'idée le lutteur 12 déclare : « Elle peut être une entreprise parce que c'est elle qui nous donne de l'argent, tout le monde se lève le matin pour aller travailler, toi tu quittes chez toi pour venir ici t'entraîner jusqu'au soir, eux ils descendent et rentrent, toi aussi tu descends et tu rentres, donc le domaine d'activité de chacun est son entreprise. » autrement dit c'est l'écurie qui les permet de d'avoir de l'argent.

Par ailleurs, l'écurie semble pouvoir être également une forme d'organisation sociale différente de celles du village mais qui ne réunit pas exactement les conditions pour être une organisation moderne, urbaine bien que tendant vers. Les interactions qui naissent des rencontres entre personnes de diverses caractéristiques notamment des jeunes entraînent forcément des influences mutuelles et donc des changements. C'est dans ce contexte qu'un pédagogue, R. Lourau, affirme que la relation pédagogique change selon la tendance qui domine dans le groupe.

Donc les interactions et inter-influences des lutteurs ajoutés à l'histoire de l'écurie et à la vision des encadreurs va donner naissance à une forme d'organisation hybride qui prend un peu de tout et un peu de chacun. Elle prend un peu de la forme d'organisation villageoise si on prend en considération les valeurs transmises, le respect, le communautarisme, la fraternité, mais elle essaie aussi de se conformer autant que possible aux exigences de la réalité du monde urbain dit moderne. Pour illustrer cette influence mutuelle nous allons prendre l'exemple de l'école de lutte Manga II où le lutteur 10 après être passé par une écurie qui n'est pas spécifiquement Sérère retrouve l'école de lutte Manga II dans laquelle il y a une prédominance des Sérères. Il se réjouit d'ailleurs de cela et le traduit en ces termes : « Oui c'est cela qui me plaît le plus parce que même quand je parle wolof lors des signatures de contrat je m'excuse de la qualité et je précise d'abord que mon wolof n'est pas clair. Ici il y a des wolofs mais les Sérères sont plus nombreux. Quand je parle Sérère avec les Sérères qui sont ici ça me plaît beaucoup. » Plus loin il dit encore : « C'est ce que les sérères disent dans cette expression « *kino bogum* » c'est-à-dire « on a que les siens ». Ici nos pères et nos tontons nous soutiennent tous très bien en plus chaque individu n'a que les siens. C'est ça qui m'a amené ici. Si tu quittes ton clan dans n'importe quel autre ou tu iras, tu trouvas le membre légal. Moi c'est ici mon clan, donc je préfère venir m'affaler ici. »

En revanche, le lutteur 11 à force de fréquenter les écuries Sérères a fini par être influencé par ces derniers dans la mesure où même dans sa chorégraphie on remarque l'empreinte des Sérères. « Si on a un peu d'attention on verra que la plupart des lutteurs de l'école de lutte Manga II représente très bien la culture Sérère dans l'arène. Donc c'est une culture qu'ils préservent, même moi, maintenant quand je fais mon *touss*, j'y intègre la tradition Sérère » nous a-t-il dit. Ce lutteur particulier de père nigérian et de mère sénégalaise a une histoire intéressante. Il semble que ce lutteur est en quête d'identité, parce que bien qu'ayant grandi au Sénégal et parlant couramment le wolof, il n'a pas de racines ethniques qui puissent lui faire vivre une tradition quelconque d'autant que sa mère ne connaît pas la lutte comme il le dit ici : « Moi, ma mère de même que ma famille, mon quartier ne connaissent pas les affaires de lutte parce que j'habite à Ouagou Niayes II ».

Le lutteur étant le représentant d'une communauté, c'est cette communauté qui s'occupe de lui, qui prend en charge ses affaires mystiques. Donc un lutteur doit avoir une base, un ancrage, une identité ethnique ou communautaire. La famille, les parents

(au sens large du terme) sont très importants pour la carrière d'un lutteur. Ainsi ce lutteur en manque de repères semble avoir trouvé ses marques à l'intérieur de cette écurie puisqu'après avoir parcouru bon nombre d'écuries il se pose et exprime sa satisfaction : « Avant de venir à l'écurie il y a beaucoup de traditions de la lutte que je ne connaissais pas et que j'ai connues ici. Il y a des coutumes de la lutte que j'ai découvertes ici à l'école de lutte Manga II. La lutte est quelque chose de complexe tu peux lutter partout pendant longtemps, connaître beaucoup de techniques sans connaître certaines coutumes de la lutte. Si on prend mon exemple c'est ici que j'ai découvert certaines choses et pourtant je suis passé par beaucoup d'écuries. »

Force est de reconnaître après tout ce qui précède que l'écurie a évolué et son sens avec elle, au point qu'aujourd'hui, la désignation plus valorisante soit : « école de lutte ». Les réponses des lutteurs interrogés nous ont permis de donner une définition qui a tenté de traduire le plus fidèlement possible les pensées des enquêtés et de synthétiser l'ensemble des représentations.

Disons donc que l'écurie peut être un regroupement d'individus proche du club sportif qui sont unis par l'apprentissage de la lutte et des objectifs communs, mais également par des liens de projections identitaires divers. En somme, il s'agit de structures hybrides, probablement en transition dans une société complexe, elle-même traversée par des changements démographiques, sociaux et économiques majeurs (Diop, 2002).

A cet égard, nous nous étions interrogés sur le fait de savoir si une correspondance était possible à faire entre écurie de lutte et village, dans la mesure où la tradition de la lutte s'ancrait, originellement, dans les villages (Faye, 2002)

b. L'écurie transpose-t-elle le village ?

L'analyse des réponses des enquêtés concernant la question de savoir s'ils peuvent comparer l'écurie avec une forme d'organisation villageoise nous a permis d'aboutir à certains résultats. Nous ne nous sommes pas basés sur cette seule question mais sur l'ensemble des informations fournies dans les entretiens.

La plupart des lutteurs interrogés font une différence notable entre la vie urbaine et la vie rurale. Ce sont deux mondes différents, régis par des paramètres différents.

Le lutteur 7 exprime bien cette différence ici : « La vie que je menais au village et celle que je mène ici ne sont pas les mêmes parce que l'école (de lutte) m'a beaucoup donné, il y a beaucoup de choses que je ne connaissais pas et que l'école m'a données. Ce n'est pas la même chose parce qu'au village tu es ton propre maître, on te donne ta propre liberté et tu pars avec, mais si c'est ici on t'encadre, il y a des maîtres qui te disent fait ceci fait cela, ne fait pas ça, qui te soutiennent et t'apprennent la lutte et la vie. »

Le lutteur 11 explique également la différence en d'autres termes : « On ne peut pas comparer ça parce que comme on dit le village et la ville ne peuvent pas être les mêmes. Mais la plupart des gens qui sont dans les écuries quitte directement leur village pour aboutir à ça, donc ils ne peuvent pas laisser tomber carrément certains trucs de leur culture. Ce n'est pas qu'ils ne peuvent pas laisser tomber, mais ils ne peuvent pas aussi adhérer tout de suite (s'intégrer). De temps en temps tu vois des actes dont tu es sûr que ce sont des actes villageois, mais que faire ? Actuellement eux aussi ils en font partie mais ça ne veut pas dire qu'ils vont venir et instaurer systématiquement ce qui se passe au village. »

Presque tout oppose la ville et le village tant au niveau des modes de vie que des environnements.

Malgré cette opposition certains de nos lutteurs trouvent une quasi ressemblance. C'est le cas du lutteur 3 qui dit que : « Oui on pourrait retrouver tout ce qui fait la particularité du village au sein de l'écurie. Il y a la solidarité, le respect de plus âgé que soi, entre autres. » Le lutteur 6 pense aussi qu'il y a une ressemblance parce que, comme il le dit : « C'est presque la même chose parce que les temps ont changé, les personnes qui habitent les villages sont les mêmes que celles qui habitent en ville de nos jours. En ce qui nous concerne c'est ce que nous vivons au village qu'on vit ici parce que les jeunes qui sont dans les villages sont tous à Dakar. Nous les jeunes on se voit fréquemment et on est ensemble. Ce qui existe en ville et qui n'existe pas au village ce n'est pas grand-chose. Il n'y a pas une trop grande différence. » En effet l'exode rural mène des milliers de jeunes dans les villes. Ces jeunes rentrent au village pendant l'hivernage et passent plus de temps en ville qu'en campagne. Ce qui se traduit par des influences de divers ordres sur leur mode de vie qui va peu à peu changer et être à une nuance près le même qu'ils vivent en ville ou en campagne (M. Diouf, 2002)

Si on prend la façon dont le lutteur perçoit son prochain et la solidarité qui règne dans les écuries étudiées, on peut dire que ce sont là des manifestations typiques des formes d'organisation villageoises. Les lutteurs perçoivent leur prochain comme leur propre personne et l'entraide est un phénomène naturel pour lui. Ils se disent être des frères et donc une famille. Cela est visible lorsqu'il y a une signature de contrat ou un combat, par la mobilisation des coéquipiers pour gérer la sécurité du lutteur engagé dans un combat. Ils sont prêts à se battre pour lui à le protéger parce que lui aussi serait prêt à faire ça pour eux. A chacun son tour, son jour. L'écurie développe une solidarité et une réciprocité incroyables. Notre observation participative nous a permis de noter deux signes de l'unité dans l'écurie.

Ainsi, à Fass ils ont coutume après l'échauffement de formuler des prières pour les lutteurs qui préparent un combat. Un cercle est formé, l'entraîneur prodigue des conseils de même que les lutteurs les plus aguerris, les plus expérimentés. Tous les autres lutteurs posent leurs mains sur sa tête et après avoir formulé les prières crient : « Fass ! ».

Le 24 mai 2011, alors que nous étions sur place pour effectuer des entretiens, nous étions surpris par des applaudissements brusques. Les lutteurs en plein affrontement se sont tous arrêtés d'un seul coup pour applaudir un autre lutteur qui a combattu le week-end. Ces félicitations l'ont accompagné depuis le moment où il est apparu à la porte de l'école jusqu'à ce qu'il arrive à la place réservée aux dirigeants et entraîneurs. Donc ces signes de solidarité et de respect sont des actes unificateurs, producteurs de liens et d'expériences communes fédératrices au niveau de l'écurie.

Par contre si on prend la catégorisation des lutteurs par poids et non par classe d'âge on est à même de dire que cela est une chose qui éloigne toute idée de comparaison entre l'écurie et le village. Il s'agit là d'un critère normatif, qui tient à la modernisation des règlements de la lutte et n'existait pas dans la tradition.

Enfin, malgré la cohésion notée dans les écuries étudiées nous avons remarqué que les affaires mystiques restent personnelles. Les écuries n'ont pas de gris-gris communs à tous les lutteurs. Ce sont les familles des lutteurs qui les gèrent sur le plan mystique mais des lutteurs peuvent partager un marabout (et c'est assez rare) et des gris-gris.

Les mères des sujets jouent un rôle important dans leur réussite. Elles sont toutes impliquées que ça soit pour les gris-gris, les prières, ou pour les inquiétudes qu'elles se font. Elles sont si importantes qu'elles font parfois le déplacement jusque chez le lutteur si elles n'habitent pas avec lui. C'est le cas du lutteur 6. Elles sont dans certains cas comme celui du lutteur 2, source de motivation et de confiance. Ce lutteur nous dit : « Moi j'ai confiance en moi quand ma mère prie pour moi au moment de sortir de la maison, parce que la personne n'a que ses parents. Tout ce que l'on fait (il tire sur le mot « tout ») que ça soit dur ou que l'on y gagne du plaisir c'est pour soutenir nos parents et nous soutenir demain. »

Certains lutteurs qui ne vivent pas avec leur maman ont des mamans de substitutions qui s'occupent d'eux.

c. Marques identitaires des écuries

Précisons alors que la recherche de ces prétendues « marques identitaires » s'inscrivait dans notre étude à titre informatif, et non parce que nous supposions comme admis ou évident qu'elles existent. Pour autant, l'enracinement de la lutte dans la tradition sénégalaise et plus particulièrement dans certaines communautés pouvait, à juste titre, nous conduire à nous interroger sur les signes de ces appartenances, ou au contraire, sur les manifestations hybridées, nouvelles et modernes de l'appartenance à des écuries.

Ce n'est qu'en posant la question aux enquêtés qu'ils commencent à réfléchir à leurs marques identitaires. Cela dénote déjà d'une relative complexité sur cette question. Cette complexité du reste tient à la conjugaison à la fois de la tradition et de la modernité dans la lutte, mais aussi à des caractéristiques différentes des écuries entre elles.

Ainsi, à l'écurie Rock Energie, 2 sujets affirment que c'est le rythme de leur chef de file Modou Lo qui est la principale marque de l'appartenance à l'écurie, et non à une communauté ethnique telle que définit habituellement dans la littérature. Le lutteur 4 confirme en disant : « N'importe où on bat le rythme de Modou Lo tout le monde sait que ce sont ceux de Rock Energie mais nous n'avons pas de marque, d'accoutrement ou de couleur qui permet de nous reconnaître avant qu'on l'annonce au micro. Aucune

écurie ne possède cela, il faut exécuter le *touss* pour qu'on puisse savoir de quelle écurie tu viens. »

Alors que les lutteurs de l'école de lutte Manga II mettent en avant des marques identitaires différentes, davantage rapportées à la tradition Sérère ou à ce que l'on pourrait appeler leur « *sérèritude* » revendiquée. La tradition (principalement Sérère), la manière de lutter, l'imitation des manières de faire de l'ex champion Manga II sont mises en avant. Comme l'affirme le lutteur 8 : « On reconnaît le lutteur provenant de l'école de lutte Manga II par son feeling (manières). Si tu es à l'école de lutte Manga II tu adoptes le feeling de Manga, tu fais les manières qu'il faisait pour que quiconque te vois dise que tu fais partie de l'école de lutte Manga II. On maîtrise la danse de Manga, son *Ndioup* (danse sérère). On s'inspire de la manière de faire de Manga. » Le lutteur 10 implicitement nous fait savoir d'abord que l'école de lutte Manga II a des marques ethniques : « Ça c'est facile à reconnaître parce que souvent dès qu'on voit un sérère dans l'arène on sait que celui là fait partie de l'ethnie Sérère. » Avant de dire autre chose lorsque nous avons répliqué qu'il y a des Sérères dans toutes les écuries : « Il y a des Sérères dans toutes les écuries mais ceux de l'école de lutte Manga II ont des manières particuliers qu'ils amènent dans l'arène et qui permet de les reconnaître sur le côté technique. Dès qu'il lutte on reconnaît le lutteur issu de l'école de lutte Manga II parce qu'ici il n'y a pas de nul. »

Par ailleurs, le lutteur 9 lui fait état d'un désordre qui existe de nos jours dans la lutte, désordre lié au non respect de sa tradition et de son appartenance ethnique par le lutteur. Il déclare : « Cette question m'intrigue un peu, parce que les lutteurs d'aujourd'hui ne dansent plus selon leur culture (tradition). Maintenant, Sérères, Wolofs, Socés (Mandingues), c'est tout le monde qui danse les danses Sérères, tout le monde danse les danses Joolas, tout le monde danse les danses Al pulaar, donc si un lutteur que tu ne connais pas descend dans l'arène, à moins qu'on écrive que c'est tel lutteur de l'école de lutte Manga II, tu ne pourras pas savoir son origine. » Pour ce lutteur, donc, on ne peut plus parler de marques identitaires.

Nous notons ici comme une perte de repères et d'identité au niveau de certains lutteurs. On a tendance à dire que la lutte appartient aux Sérères, d'ailleurs cette ethnie est majoritaire dans cette pratique. Les pratiques des Sérères ont beaucoup influencé l'orientation de la lutte et sa nature dans son visage actuel. Dans les arènes se sont des

chants Sérères que l'on entend le plus. Donc l'influence est grande au niveau des autres ethnies et lutteurs.

Pour autant, les avis divergent à l'écurie Fass, le lutteur 12 note comme marque de l'écurie Fass le caractère spectaculaire des chutes qu'ils réalisent, le *touss* ancien et la singularité de l'écurie. Il déclare : « Quand ceux de l'écurie Fass réalisent une chute tout le monde crie (s'extasie du fait de la beauté), parce que c'est une écurie contre toutes les écuries. (...) le lutteur de Fass, il y a beaucoup de lutteurs qui copient sur lui (s'inspirent). Si on sort les gens disent le lutteur de Fass ceci cela ². Chaque lutteur qui est au monde aimerait lutter avec le lutteur de Fass parce que les lutteurs de Fass ne réalisent que des chutes spectaculaires. Des clés¹³ qui font de lui une écurie contre toutes les écuries. Quant au lutteur 14, il fait part d'une manière d'effectuer le *touss* à Fass qui consiste en une expression corporelle sur un rythme nommé « Fass ». Les lutteurs de Fass sont habitués à s'asperger d'un lait caillé sur la tête avant de commencer le *touss*. Il affirme : « En plus, dès que le lutteur de Fass fait son entrée on sait ce qu'il veut c'est ça. Quand on arrive il bat le « Fass » (rythme de Fass) d'abord après on lui indique la chorégraphie qu'on veut, puis il le bat pour nous. Dès que tu aimes quelque chose de bon tu peux le copier. Si on était venu et qu'on avait trouvé que ce n'est pas bon on n'allait pas essayer de copier et aller jusqu'à apprendre et maîtriser. Dès qu'on arrive et qu'on exécute le *touss* de Fass quiconque dans le stade n'est pas membre de fan club et est supporter ou amateur de lutte, quand le lutteur de Fass arrive et qu'on bat ce rythme pour lui va se régaler et avoir assez de la séance de lutte. Les amateurs reconnaissent le rythme et n'importe où ils l'entendent leurs pensées vont loin c'est-à-dire vers Mbaye Gueye, Tapha Gueye, Mame Gorgui Ndiaye parce que ce sont eux qui l'ont amené ici. Oui ce rythme là n'importe où tu l'entends même si ce n'est pas un lutteur de Fass qui fait le *touss*, on dira : le rythme de Fass. En plus le lutteur qui veut le rythme te dira : je veux le rythme de Fass, après il amènera d'autres rythmes. »

Le comportement correct et exemplaire du lutteur de Fass est cité aussi comme exemple de marque identitaire par le lutteur 15 : « C'est facile de reconnaître un lutteur de l'écurie Fass parce qu'ils sont correctes. » de même le lutteur 14 souligne aussi le comportement des lutteurs de son écurie et leur manière de lutter qui font leur particularité : « Un lutteur se comportera d'une certaine manière, tu sauras que c'est un

¹³ Techniques de lutte

lutteur de Fass, parce que tu ne verras aucun lutteur de l'écurie Fass aller à un combat, être là bas à lancer des défis, à se verser du sable et à échanger des coups de poings. Un lutteur de Fass ne fait pas ça. Deuxièmement, si un lutteur de Fass se trouve dans l'enceinte de l'arène dès qu'il commence à balancer les bras tu sauras que c'est un lutteur de Fass. Je ne parle même pas de la manière de lutter, j'omets la lutte mais dès qu'il commence à balancer les bras quel que soit son adversaire tu sauras que c'est un lutteur de Fass. Tu vois un lutteur léger de l'écurie Fass à qui on donne un lourd et tu te demandes comment il va faire pour sortir du combat, mais lui il a une intelligence qui lui permet de ne pas voir ça, il vient, lui fait sa fête pendant quelques secondes et rentre. S'il fait ça on dit que c'est un lutteur de Fass. »

En définitive nous pouvons signaler qu'aucune des écuries étudiées ne possède de couleurs propres en guise de marque. Les marques de l'écurie sont liées à son histoire, sa nature. Celles-ci sont diverses et donc la diversité règne dans les réponses des personnes comme dans les marques effectives. A cet égard, nous pouvons alors reconnaître que les types de marques identitaires varient et que, quelles qu'elles soient, elles ne renvoient pas systématiquement à une quelconque appartenance ethnique, même si la tradition des Sérères y est dominante.

De nos jours les marques sont moins claires et expressives vu le métissage qui existe dans les écuries. Pour l'essentiel, ce sont les rythmes des leaders qui permettent de savoir l'identité d'appartenance du lutteur. Cependant certaines écuries innovent et tentent de poser des marques particulières. C'est le cas de l'écurie Soumbédioune avec leurs bérets verts, de l'écurie De Gaule avec leurs écharpes, de l'écurie *Bul faalé* avec la coiffure *Bul faalé* etc.

Nous pourrions alors avancer que ces signes sont travaillés davantage par la modernité et les productions diverses de marqueurs d'appartenance à des clubs de sport (comme certains club de football par exemple), qu'ils tiennent à une plus grande spectacularisation de la lutte, à sa médiatisation. Ce sont ces derniers facteurs de la modernité qui transforment les signes ou les créent au point de réinventer la tradition (Chevé, 2011).

II. Analyse des résultats des encadreurs

Tout d'abord signalons que 100 % des encadreurs interrogés sont d'anciens pratiquants de la lutte. Nous les avons interrogés parce ce sont les personnes qui sont les plus souvent avec les lutteurs, contrairement aux directeurs techniques, présidents etc. Ces personnes sont chaque jour sur place pour diriger les entrainements, accompagnent les lutteurs dans l'arène, étant sans cesse en contact avec le milieu et les acteurs, connaissant mieux les réalités quotidiennes de la lutte. Nous les avons d'ailleurs reconnues à la télévision dans beaucoup de combats des lutteurs de leur écurie. Ces encadreurs choisis parce qu'étant plus proches des lutteurs et mieux imprégnés du milieu nous ont permis d'avoir des informations importantes. Ils ont donc fonctionné, si l'on peut dire, comme personnes ressources.

1. Contenu de la formation

Selon les encadreurs l'essentiel du contenu des enseignements est constitué par la pratique de la lutte et de la boxe. Dans certains cas même, il n'y a que l'enseignement de la lutte et de la frappe. L'encadreur 3 est catégorique sur ce point : « Ici on enseigne la lutte, *beuré*, (il insiste sur ce terme). Il n'y a pas d'autres formations, c'est rien que la lutte la boxe, et comment se bagarrer en lutte. C'est cela que nous faisons. » Alors que l'encadreur 1 a le même avis que celui des lutteurs et nuance ce dernier point de vue. En plus de l'entraînement physique, il évoque la transmission de valeurs. Il résume ici le contenu des enseignements dans l'écurie : « Nous avons un staff technique, les gosses on les apprend à lutter, on les apprend la boxe aussi, on les éduque, les apprend la vie, à bien se comporter. »

De manière générale le contenu culturel est beaucoup plus important pour les encadreurs que chez les lutteurs. C'est principalement la transmission de valeurs comportementales et des pratiques liées à la lutte. C'est ainsi que l'encadreur 1 déclare : « Quand le lutteur vient sur le plan culturel on lui apprend que la lutte est un art, la lutte regroupe deux choses : la tradition et la coutume, en plus il développe le corps de l'homme, la lutte est un jeu pour les hommes. C'est une affaire de mec. » De même l'encadreur 3 fait savoir ceci : « La tradition et la coutume c'est de respecter tes parents, respecter tes aînés, partager ce que tu gagnes avec les tiens, et ceux avec qui tu es. C'est cela qu'on leur apprend. On les éduque en leur apprenant cela parce que ce n'est pas

bien de manger ta fortune seul en laissant les gens avec qui tu étais, avec qui tu partageais tout. Tout ça fait partie de l'entre-aide, du social et de la culture parce que nous c'est notre tradition. On leur dit cela, on leur dit aussi comment faire les *bak*, comment danser, comment entrer dans l'arène. Tout ça on le leur apprend. » A l'école de lutte Manga II notamment, il semble qu'on accorde beaucoup plus d'importance au volet culturel. Ce qui se traduit par des actions concrètes. L'organisation de tournois de lutte simple par Manga II où est revisitée la culture qui est une manière de perpétuer la tradition. L'encadreur de cette école nous dit : « Oui ! Côté culture il y a quelque chose qu'on apprend aux lutteurs parce que le propriétaire de l'école, organise chaque année environ 6 tournois de lutte sans frappe. Si tu veux participer à ces tournois il y a une façon de nouer le *ngimb* qui est exigée. Il y a des façons de faire que tu fais là bas et qui sont différentes de ce que tu fais à l'arène (...) dans ces tournois le CNG-L (Comité National de Gestion de la Lutte) est certes présent mais il est exigé les *ngimb* traditionnels qu'ils apprennent au village avant de venir ici. On apprend aux lutteurs cette façon de nouer le *ngimb* au sein de l'écurie, parce que c'est une autre façon de *ngimb* que détient chaque lutteur de lutte simple. Nous même qui sommes à la retraite, avons gardé les nôtres jusqu'à présent. Nous enseignons ça aux enfants parce que c'est la tradition. »

Il ressort de tout ceci que malgré l'importance un peu plus déterminante accordée au contenu culturel par rapport aux lutteurs, il reste que le contenu physique domine, le culturel étant relégué au second plan et n'étant qu'informel. L'apprentissage du nouage du *ngimb*, des *touss*, des *bak* est également quelque chose d'informel que le lutteur maîtrise plus par imitation directe de ses partenaires et de tous les lutteurs que par apprentissage codifié. Ce volet culturel et folklorique qui va avec la lutte est important non seulement parce qu'il constitue un fonds commun propre aux traditions sénégalaises, mais aussi parce qu'il participe dans l'arène à un caractère spectaculaire des combats de lutte, mais il ne lui est pas donné autant l'importance dans les écuries dans la mesure où il n'est pas vraiment enseigné en tant que tel et systématiquement. Au fond, les acteurs de la lutte dans les écuries considèrent que la maîtrise de certains paramètres liés à la lutte va de soi. Il s'agit de ce que nous pourrions qualifier de « savoirs et savoir-faire » implicites qui ne relèvent pas d'un apprentissage objectif et organisé dans les écoles de lutte ou les écuries. C'est cette complexité dans les représentations que signifie l'encadreur 1 en ces mots : « Concernant l'apprentissage

des *touss* ou de comment nouer les *ngimb*, ce sont des choses familières aux lutteurs, en général même si on ne leur apprend pas ils savent le faire. On répète parfois des *touss* ici, donc en somme tout ce qui touche au milieu de la lutte est appris au lutteur qui vient ici. »

2. Recrutement

Concernant le recrutement il est à noter que ce sont les lutteurs qui vont vers les écuries et pas le contraire. La majorité des encadreurs (66%) de notre population interrogée ne prend pas en compte l'appartenance ethnique. Tout le monde quelle que soit l'origine, le quartier où il habite, l'ethnie d'appartenance ou de provenance, peut intégrer l'écurie selon 2 des encadreurs. C'est ce que confirme l'encadreur 3 en ces termes : « Nous on ne regarde pas une affaire d'appartenance ethnique ou toute autre chose. Si tu viens et que tu veux faire partie de l'écurie Fass, on ne te demande rien d'autre que le respect des entraînements, le sérieux pour tout ce que tu fais, faire ce que tu dois faire et faire ce qu'on te demande de faire (...) On ne regarde pas l'ethnie, n'importe qui vient c'est bien. Nous ne te demandons même pas ça : qu'est ce que tu es ? Il y a en qui habitent jusqu'à Rufisque¹⁴. Y en a qui viennent de Bargny¹⁵ et qui viennent jusqu'ici pour s'entraîner, y en a qui viennent de Parcelles¹⁶, ils sont nombreux. N'importe qui vient on le prend parce que nous sommes des éducateurs. Quiconque vient ici et dit qu'il veut faire partie de nous, nous allons l'éduquer. »

L'école de lutte Manga II se particularise par le fait de recruter des enfants (traduisant ainsi l'esprit de l'école) et par le fait de trouver du travail pour ses pensionnaires. Elle est donc soucieuse de formation des jeunes garçons et d'insertion sociale. Elle se particularise également par son ouverture malgré la tendance Sérère. Cela se lit dans les propos de son entraîneur qui soutient : « La différence entre l'écurie Sérère et l'école de lutte Manga II réside dans le fait que l'écurie Sérère appartient à tous les Sérères et est ouvert à tout Sérère quelque soit son origine. Certains disaient « je ne suis pas Sérère je n'irais pas à cette écurie. Au fur et à mesure, les choses ont évolué, et aujourd'hui on a créé l'école de lutte. En ce qui concerne l'école, tu peux être un Joola, un Manjack ou bien un Tukuleur, qu'importe habitant le quartier et l'intégrer. On

¹⁴ Ville et département de la région de Dakar située à la périphérie de la ville de Dakar à une vingtaine de km

¹⁵ Petite ville lébou non loin de Rufisque

¹⁶ Quartier populaire de la banlieue de Dakar

parle d'école, l'école est ouverte à tout le monde quelle que soit l'origine. Si tu acceptes le règlement et les conditions posées tu peux intégrer l'école(...) on recrute des enfants. Ici il y a des enfants qui n'ont pas l'âge (18 ans) pour avoir une carte d'identité nationale, par exemple Amary, cet enfant que tu vois là bas (il désigne l'enfant), celui là a beaucoup de camarades ici qui n'ont pas l'âge pour avoir une carte d'identité nationale, dans ce cas ils amènent un extrait de naissance. »

Cependant pour l'encadreur 1 les paramètres de l'origine, de l'adresse, de l'âge et des objectifs vont compter. En effet il signifie que : « Ce qui fait qu'on recrute un lutteur dépend de la façon dont on l'étudie. Avant que le lutteur intègre l'écurie il faut qu'il passe une audition, pour qu'on sache d'où il vient et où il habite, quels sont ses objectifs. L'âge aussi va compter de même que la taille parce qu'on voudrait des lutteurs qui ont une bonne carrure dont la croissance est complète, car si on prenait des gamins qui ne sont pas mûrs sur le plan du développement biologique, et qu'on les entraîne il peut arriver qu'ils se fracturent. Certaines blessures ne sont pas bonnes pour un débutant. Si tu es un enfant on ne peut pas t'accepter au sein de l'écurie. Il faut que tu aies un minimum de maturité, un minimum de résistance pour pouvoir supporter à défaut de toutes les charges d'entraînement, une partie des charges pour pouvoir avancer, évoluer, progresser au fil des mois, des années et fortifier ton corps. Nous recrutons à partir de 15 ans et plus. »

Ces paramètres semblent être de simples formalités puisque le même encadreur plus loin dans l'entretien nous dit : « Il n'y a pas d'ethnie ni en lutte ni en sport, c'est Dieu qui réunit les personnes. Si tu prends l'exemple de l'équipe nationale de football il y a combien d'ethnies ? On peut aussi prendre l'exemple des l'équipes nationales des autres disciplines. Il y a combien d'ethnies représentées là bas ? Donc pourquoi cela devrait exister au niveau de la lutte. Nous on ne vit pas ça. »

Donc finalement nous pouvons dire que les écuries ne sont pas des entités ethniques fermées mais elles sont ouvertes à tout le monde sans aucune distinction. Mieux, il semble que le quartier se soit substitué à l'ethnie, au village. Désormais c'est le quartier qui unit et plus l'ethnie ou le village. Tout le monde s'engage pour soutenir les lutteurs de l'écurie du quartier parce que les soutenir c'est soutenir son quartier et porter haut son nom. Ce qui donne un sentiment de fierté aux habitants qui se reconnaissent en l'écurie. Comme on le voit et comme le souligne un article de Mamading Nicolas Sonko

parut dans le quotidien « *walfadjiri* » du 31 juillet 2007 les écoles et écuries de lutte poussent comme des champignons à Pikine, Guédiawaye (la banlieue Dakaroise). Selon cet article de presse : « Ne serait-ce que dans le seul département de Pikine, le manager général de Pikine Mbollo, Pape 'Pala' Diop, a dénombré plus de vingt-six écoles ou écuries de lutte. Des écoles qui sont envahies par des centaines de jeunes assoiffés de réussite. » Beaucoup d'écuries sont spontanément créées par les jeunes de beaucoup de quartiers et portent systématiquement le nom du quartier ou un nom composé où figure très souvent le nom du quartier. Citons quelques exemples pour corroborer cela : Écurie Parcelle Mbollo, Écurie Guinaw Rails, Écurie Gounass, Écurie Lansar, Écurie Fass, Écurie Pikine Mbollo etc.

3. Gestion de l'écurie

Les écuries étudiées ont chacune un staff constitué généralement d'entraîneurs, de président, de vice président, de directeur technique etc. Elles ont aussi un règlement intérieur rédigé ou implicite pour ne pas dire fictif. Les réponses évasives et pas assez précises des encadreurs laissent entrevoir que l'encadrement règlementaire n'est pas rigoureux et que certains postes n'existent que par leurs dénominations.

L'essentiel de leurs fonds provient des prélèvements sur les cachets des lutteurs qui perçoivent une somme conséquente, de l'aide du président de l'écurie. Cela c'est surtout à Fass et à Rock Energie. A l'école de lutte Manga II les moyens proviennent de bonnes volontés qui soutiennent l'école mais aussi des cotisations des dirigeants.

Ces fonds sont utilisés généralement pour soigner des lutteurs blessés, acheter de l'eau en périodes chaudes, acheter des *ngimbs* etc. L'écurie Fass utilise une partie de ses fonds pour l'entretien de l'école dans laquelle il s'entraîne, mais aussi pour un soutien donné aux lutteurs. L'entraîneur de cette écurie déclare : « L'écurie tire ses moyens des grands lutteurs, comme Gris Bordeaux, Papa Sow, les sponsors. Par exemple si le sponsor donne (il hésite) on prend la moitié et on le met dans la caisse. C'est avec ça qu'on aide les lutteurs, qu'on répare certaines choses dans l'école, parce qu'on n'est pas venu simplement nous entraîner dans cette école parce que des fois ils font des demandes. Le gars leur donne quelque chose pour le réparer. Même le sable c'est nous qui l'avons mis ici. »

Nous avons remarqué qu'aucune des écuries étudiées ne possède de local propre pour le déroulement de ses entraînements. Elles s'entraînent toutes dans les cours des écoles (primaires le plus souvent) à la descente des élèves (s'ils ont cours) l'après-midi de 17 h jusqu'aux environs de 20 h. Il arrive que l'heure de l'entraînement soit décalée à cause des cours des élèves. Evoquant des difficultés à trouver un lieu approprié vue l'urbanisation croissante, la cherté des terrains et le manque de moyens, l'encadreur 1 nous dit ceci : « Vous savez il est très difficile de trouver un espace qui pourrait contenir l'écurie tout entière. Donc nous n'avons pas de local mais comme les écoles sont disponibles aux heures où on s'entraîne d'autant plus qu'on n'a besoin que du terrain on trouve un consensus avec les directeurs d'école, (d'ailleurs on les remercie de passage), pour qu'ils nous soutiennent, on s'entraîne quand les élèves descendent de l'école, parce que notre activité ne gêne rien, nous n'avons besoin que du sable, du terrain on ne salit pas. »

Ce lieu d'entraînement est très important de par sa position géographique dans le quartier, pour être représentatif du quartier.

C'est ainsi que le président de la nouvelle écurie de Fass, l'écurie Fass Bennoo, va à l'encontre du changement de lieu d'entraînement de l'écurie Fass. Ceci conjugué à plusieurs autres facteurs est à l'origine de la création de cette nouvelle écurie. «L'idée m'est venue de mettre en place une écurie dénommée Fass Bennoo pour permettre aux habitants de Fass de pouvoir mieux s'identifier à une entité dans la lutte», avance Mbaye Diop, son président. La création de cette nouvelle entité 38 ans après celle de Fass (1972), est une manière de fustiger la triste réalité constatée avec l'ancienne structure dans laquelle les Fassois ne semblent plus se retrouver. «Les lutteurs ne viennent plus faire un tour dans le quartier après leur combat. Tapha Guèye qui avait l'habitude de prendre des bains de foule avait arrêté de le faire avant de prendre sa retraite. Les habitants de Fass ne se sentent pas impliqués. L'écurie de Fass est comme une tour d'ivoire où ne sont admis que ses dirigeants. Ses pensionnaires ne s'entraînent plus à l'École Manguier, nichée dans le quartier de Fass, mais à la « Zone B », estime l'intéressé. »

L'entraîneur de Rock Energie nous fait davantage nous rendre compte de l'importance du quartier, du lieu d'entraînement et de la représentativité. Il soutient : « Nous avons été dans plusieurs écoles. On peut dire que Parcelles c'est notre Parcelles.

L'écurie est à Parcelles. C'est l'écurie des Parcellois en plus ce sont nos enfants, nos nièces, nos neveux qui étudient dans les écoles donc je pense que nous partageons tout parce que tous les enfants supportent l'écurie Rock Energie donc je pense que si nous avons besoin d'une école ça ne devrait pas être difficile d'en trouver. »

Egalement aucune écurie n'a de couleurs symboliques et ceci semble être même étranger au milieu de la lutte vue cette réponse de l'encadreur 1 : « Je n'ai pas encore vu une écurie qui a des couleurs symboliques dans le milieu de la lutte. Il peut arriver qu'un lutteur ait ses propres couleurs ou quelques chose de ce genre mais une écurie qui a des couleurs non non non. » Par contre comme le dit toujours cet encadreur : « Chaque écurie a sa particularité ».

La couleur est un choix personnel, mais les marques identitaires des écuries diffèrent. Pour la plupart ce sont les rythmes qui font la différence. Soit c'est le rythme du champion leader, soit c'est le rythme de toute l'écurie qui particularise. « On peut dire d'abord que chaque lutteur a son propre rythme mais nous nous avons un rythme particulier qui est celui de Modou Lo. Pour n'importe quel autre lutteur qui a un combat si on bat ce rythme on saura que le lutteur est originaire de Rock énergie » nous dit l'entraîneur de Rock énergie.

L'encadreur de Fass évoque également un rythme et des pratiques particuliers à Fass : « Oui parce que lorsqu'on exécute le *touss* et qu'on se verse le lait caillé sur la tête cela appartient à Fass. Quiconque fait le *touss* et se verse du lait il appartient à Fass. Aujourd'hui lorsqu'on te dit Kaolack, ou bien *deudjeul* (danse). *Mbeur mouy deujeul di feth kokou fass ako mom* (un lutteur qui danse comme ça cela appartient à Fass). N'importe qui fait ça aussi a copié. C'est maintenant qu'ils ont créé les chorégraphies mais un lutteur qui porte un *haftan*¹⁷ et se verse du lait caillé cela appartient à Fass. C'est Fass parce que c'est Mbaye Gueye qui l'a fait le premier, avec les Boy Naar » dit-il.

L'utilisation du rythme comme marque semble même être un fait qui se généralise. L'encadreur de l'école de lutte Manga II prend en exemple des lutteurs d'autres écuries. Il affirme : « Si vous regardez bien les lutteurs qui sont à la mode tel Modou Lo, Balla Gaye II, ils ont des rythmes que les lutteurs de leurs écuries

¹⁷ Boubou long qui arrive jusqu'aux tibias

reprennent. Dès qu'on entend un de ces rythmes on dira ah tel lutteur vient de telle écurie. Ici aussi nous avons un rythme qui dès qu'il est entamé on sait que c'est un lutteur de l'école de lutte Manga II. »

4. Perceptions

a. Ce que représente l'écurie

Les conceptions diffèrent selon les écuries d'origine. L'encadreur de Rock énergie a le même état d'esprit que les lutteurs de la même écurie. Il résume l'écurie à une association sportive de quartier. Il met en exergue l'importance de l'implantation au quartier d'origine. Cette territorialité développée par les membres de cette écurie est extraordinairement marquée. En effet l'intéressé déclare : « L'écurie est une association, mais la complexité du milieu de la lutte fait qu'il n'est pas permis à n'importe qui venant de n'importe où d'y entrer. Il y a une manière d'y entrer. Chacun doit être pour. Par exemple tu es aux Parcelles, mieux vaut venir à une écurie de Parcelles batailler pour devenir champion par la grâce de Dieu et porter haut le nom de Parcelles que d'aller ailleurs. Comme on le fait dans les autres écuries, dans les autres quartiers. Les lutteurs qui sont dans les écuries de chaque quartier doivent rester là bas se battre là bas parce que là où que tu sois tu peux réussir. Le soleil luit pour tout le monde, l'essentiel c'est de travailler dur, avoir du courage et de la loyauté. C'est tout ce qui est important. »

La relation au quartier semble être un fait incontournable dans la représentation de l'écurie. Ce qui fait naître une certaine méfiance attribuée à la complexité de la lutte. Nous pouvons dire que c'est le quartier qui se substitue à l'ethnie puisque le même encadreur déclare : « Il n'y a pas d'ethnie ni en lutte ni en sport, c'est Dieu qui réunit les personnes. Si tu prends l'exemple de l'équipe nationale de football il y a combien d'ethnies ? On peut aussi prendre l'exemple des équipes nationales des autres disciplines. Il y a combien d'ethnies représentées là bas ? Donc pourquoi cela devrait exister au niveau de la lutte. Nous on ne vit pas ça » Ils acceptent toutes les ethnies mais l'idéal pour eux serait que chaque lutteur représente son quartier.

Au niveau de l'école de lutte Manga II le projet d'école va selon l'entraîneur au-delà du simple entraînement et compétition. C'est un tout qui inclut la naissance de relations étroites socialisantes. Il déclare : « l'écurie ce n'est pas rien que l'entraînement et la compétition à l'arène. Non, parce que si tu t'entraînes dans une écurie, du plus petit

au plus grand vous avez tous le même père et la même mère (des frères). Ce qui fait mal à chacun d'entre eux fait mal à tout le monde. A la fin de l'entraînement on s'assoit et on cause avec eux, on leur parle surtout du règlement posé par CNG (comité national de gestion de la lutte) parce qu'on ne peut pas aller contre les règlements dans la mesure où on accepte de s'y soumettre en luttant. » Cette écurie a le mérite de chercher du travail pour ses pensionnaires en collaborant avec des partenaires dans beaucoup de domaines (mécanique, menuiserie, maçonnerie, etc.). Cette idée de l'entraîneur rejoint l'analyse de Dominique Chevé (Chevé, 2011) selon laquelle il faut dépasser la lutte comme simple (mais complexe) pratique sportive pour comprendre ce qui se joue dans la lutte de la conjugaison de la tradition à la modernité (contemporanéité), ce qui se joue de la construction de l'humain (socialité, symbolique, gestuelle signifiante et transmission, etc.) et du soi corporel. Il s'agira donc, selon elle d'envisager la lutte comme prisme de la production sociale du corps humain et du soi corporel au travers d'une pratique spécifique et évolutive (bio-physio-socio-culturelle), mais aussi des processus d'identification et d'identité collectives des acteurs.

L'encadreur de l'écurie Fass réduit la représentation de l'écurie à un club sportif semblable aux clubs de football. « L'écurie ce n'est qu'un club sportif comme il en existe pour le football. C'est comme ça que nous le percevons parce que nous sommes tous les mêmes, unis. Nous décidons ensemble et nous agissons ensemble. On est sûr ce qui fait avancer l'écurie » affirme-t-il.

b. Comparaison écurie/village

De l'avis de l'entraîneur de Fass, une comparaison est possible si on se réfère aux valeurs transmises au sein de l'écurie comme la solidarité, le communautarisme, l'entraide, le respect.

Toujours est-il que les deux mondes restent différents. Les réponses imprécises et laconiques des deux autres encadreurs sous entendent une nette différence entre écurie et village.

Ceci est d'autant plus vrai que les lutteurs sont classés en catégorie de poids au sein des écuries contrairement au village où ils luttent dans leur classe d'âge. Comme le souligne Théodore Ndiaye : « la société d'âge ou « mal¹⁸ » représente les jeunes du

¹⁸ Mot sérère qui signifie société d'âge ou classe d'âge

même âge. C'est au sein de ce groupe d'âge qu'on peut mesurer la force d'un lutteur sur les autres. "A vaincre sans péril on triomphe sans gloire" »

L'encadreur 2 résume bien sa pensée en ces termes : « Tu sais parfois il arrive que quelqu'un qui a cinq ans soit plus fort que quelqu'un qui a dix ans. Donc ici quand les lutteurs arrivent on ne tient plus en compte l'âge, mais la catégorie du lutteur. Il y a des travaux qu'on doit faire par catégorie, mais il y a d'autres qu'on doit faire en mélangeant les lourds et les légers parce que le léger a besoin de poids et le lourd de rapidité, donc il faut mélanger les légers et les lourds pour que chacun puisse prendre chez l'autre ce qui lui manque. »

B. Discussion des résultats

A la suite de l'analyse et au terme de cette étude nous avons pu faire les constatations suivantes que nous allons résumer en deux points.

I. Ecuries et écoles de luttes d'aujourd'hui

D'abord, notons que si les caractéristiques ethniques relevant des éléments traditionnels repris ou perpétués dans la lutte lors des combats dans l'arène sont présentes et relativement importantes, force est de constater après notre étude que c'est le groupe, l'écurie qui produit de l'identité (celle du quartier) et qu'elle ne reflète pas ou n'exprime pas une pseudo identité ethnique. Ni plus ni moins que ne le fait le football par exemple. Autrement dit, ce n'est pas parce que la lutte est un phénomène complexe qui comporte un fort ancrage dans la tradition qu'elle se construit sur des identités ethniques ou ethnicisées. Il s'agit bien davantage de ce que nous pourrions appeler de la production identitaire par une pratique corporelle sociale, sportive et mystique complexe et majeure au Sénégal. Ainsi comme l'on démontré Filip de Boeck et Alcinda Honwana les jeunes « sont entrain de construire et détruire la société, tout en étant aussi construits et détruits par celle-ci » (De Boeck/Honwana 2000 : 6)

Comme l'a montré Dominique Chevé (Chevé et al. 2011), ce qui est frappant sur le terrain de la lutte et quelles que soient les manifestations, dans une écurie de lutte ou lors des Mbappats traditionnels, dans l'arène lors des combats, comme dans les reportages ou les commentaires télévisés, c'est la complexité du phénomène. La préservation des valeurs et des pratiques traditionnelles liées à la lutte se conjuguent aux processus de « sportivisation » et de spectacularisation ou de commercialisation liés à la modernité. A cet égard, nous avons été conduits à nous demander si une réinterprétation, une réinvention de la tradition, avec ce que ces changements comportent d'abandons, de conflits et de ruptures mais aussi d'acculturation et d'horizons nouveaux, n'étaient pas ce qui se joue ici, comme ailleurs, dans la lutte et plus largement dans les sports ?

Donc ces écuries et écoles de lutte que nous avons aujourd'hui sont le fruit d'une évolution et le produit d'une déconstruction/construction basée sur la perpétuation des traditions, les représentations sociales mais aussi sur un souci de modernisation. Finalement nous obtenons des « entités hybrides » où la territorialité est déterminante,

où la relation au quartier semble s'être substituée à l'appartenance ethnique et à la localité d'origine. En effet les jeunes lutteurs sont dans des logiques identitaires sportives. L'appartenance à une écurie crée davantage de la "*rockénergitude*" ou de la "*fassité*" ou encore de la «*fass-attitude*», plus que de la "sérénitude" selon les néologismes calqués sur "négritude" de Senghor ou sur le mot "identité" en français (pour l'OM à Marseille, on va parler de "*marseillanité*" renforcée voire créée, (Chevé et al. 2011). On le voit, la notion d'identification au quartier est fondamentale aussi bien pour le lutteur, pour les encadreurs que pour les habitants du quartier. C'est une forme d'appartenance à un territoire, de revendication, d'affirmation des différences, de reconnaissance, de domination etc. Les écoles de lutte aujourd'hui fonctionnent sur ce mode de représentation, comme si le quartier avait remplacé le village ou l'ethnie.

C'est ainsi qu'Ousseynou Pouye écrit dans un article du journal « le soleil » daté de février 2010 : « La suprématie de la banlieue dakaroise est aussi en jeu dans cette confrontation. Guédiawaye et Pikine s'affrontent à travers ces deux lutteurs. Longtemps rivales sur le plan sportif et en particulier la lutte, les deux cités phares de la banlieue se font face encore pour la domination », en rapport avec le combat qui devait opposer Eumeu Sène à Lac de Guier II. De même un autre article du même journal dit : « Le combat devant opposer dimanche les lutteurs Modou Lo (écurie Rock-énergie) et Balla Gaye 2 (école de lutte Balla Gaye) se présente comme une séance d'éclaircissement entre deux porte-étendards de deux des quartiers les plus populaires de la banlieue dakaroise, les Parcelles assainies et Guédiawaye. Par leurs succès ces dernières années, Modou Lô et Balla Gaye 2 sont devenus des références dans la banlieue. Aux Parcelles assainies et à Guédiawaye, deux quartiers contigus, la rivalité entre les supporters des deux lutteurs est réelle depuis des années. » Ainsi à travers deux lutteurs, deux quartiers s'affrontent et entretiennent des rapports de domination comme c'est le cas dans les tournois de football de vacances communément appelés « *nawétanes* » ou des équipes de quartiers s'affrontent dans des matchs où l'honneur, l'agressivité sont plus importants que la beauté du jeu. Ces équipes sont prêtes à tout pour gagner et plus encore pour ne pas perdre. C'est dans ce cadre qu'ils font appel à une préparation magico-religieuse, parce que tous les moyens sont bons pour obtenir la victoire.

Cette territorialité et ce sentiment de représentation du quartier pousse les écuries d'un même quartier à collaborer. Les lutteurs des écuries d'un même quartier ne s'affrontent pas. En effet si un lutteur du quartier a un combat, les autres lutteurs du

même quartier qui ne sont pas forcément dans la même écurie apportent leur soutien en participant aux contacts, ou bien en le soutenant moralement le jour du combat s'affichant à ses côtés. Pour exemple, nous pouvons donner le cas éloquent des lutteurs de Guédiawaye qui sont tous venus soutenir Balla Gaye II lors de son combat contre Modou Lo.

L'implication des membres des familles et des villages des duellistes d'antan et la préparation magico-religieuse de ces derniers dont parle Ousseynou Faye (2002), semble être remplacé aujourd'hui par une mobilisation des gens du quartier même si la famille et le village sont et restent les principaux chargés de la préparation magico-religieuse bien que les lutteurs d'aujourd'hui vont chercher les gris-gris partout (jusqu'en Guinée Bissau, Mali, Gambie, Guinée Conakry). Le quartier joue plus un rôle de supporter, de mobilisateur, de soutien et de protection comme on a pu le constater lors de la préparation du combat Modou Lo/Lac de Guier II pendant laquelle les jeunes de Guédiawaye pour protéger leur lutteur et idole ont barricadé à l'aide de bâches les alentours de son lieu d'entraînement et se sont relayé 24/24 pour la garde craignant que ceux de Modou Lo viennent jeter des sorts pour l'atteindre mystiquement. Cette pratique est courante dans les écuries. A l'approche de grands combats les centres d'entraînements sont sécurisés et gardés par les jeunes des quartiers respectifs. Ce fut le cas à l'écurie Fass que nous avons étudiée lors de la préparation des combats de Gris Bordeaux, Papa Sow et Lac Rose. Les gens de l'association des supporters de l'écurie venaient toujours bien avant le début de l'entraînement. A l'aide de sac de riz vide ils obstruaient les grilles des portes de la cour de l'école où se déroulait l'entraînement et faisaient payer l'entrée.

L'identification au quartier s'illustre par l'article du journal « Le Quotidien » daté du 18-01-10 sur Fass Bennoo. Dans cet article, le président de Fass Bennoo s'exprime contre la manière dont est gérée l'écurie Fass. «L'idée m'est venue de mettre en place une écurie dénommée Fass Bennoo pour permettre aux habitants de Fass de pouvoir mieux s'identifier à une entité dans la lutte», avance Mbaye Diop.

La création de cette nouvelle entité 38 ans après celle de Fass (1972), est une manière de fustiger la triste réalité constatée avec l'ancienne structure dans laquelle les Fassois ne semblent plus se retrouver. «Les lutteurs ne viennent plus faire un tour dans

le quartier après leur combat. Tapha Guèye¹⁹ qui avait l'habitude de prendre des bains de foule avait arrêté de le faire avant de prendre sa retraite. Les habitants de Fass ne se sentent pas impliqués. L'écurie de Fass est comme un tour d'ivoire où ne sont admis que ses dirigeants. Ses pensionnaires ne s'entraînent plus à l'École Manguier, nichée dans le quartier de Fass, mais à la Zone B», estime l'intéressé. Mieux, ceux qui se réclament de Fass, fait remarquer Mbaye Diop, n'habitent plus les lieux. «Mbaye Guèye, Gris Bordeaux, Papa Sow...ne se réveillent plus à Fass. Ils ne savent plus rien de la réalité du quartier. Si l'arène Émile Badiane, un symbole à Fass, en est arrivée à être démolie, c'est à cause d'un certain manque d'engagement de leur part. Ils n'ont rien fait pour résoudre la crise qui couve au sein de leur écurie», constate le patron de Fass Bennoo, qui affirme que sa structure compte faire mieux que Fass avec l'intégration en vue de quelques anciennes gloires de la lutte dans sa gestion. «Mame Gorgui Ndiaye, Faga 2 et Mor Nguer ne sont en rien impliqués à Fass. C'est reconnaître ce qu'ils ont fait à Fass en tant que lutteur que nous cherchons à les associer à tout ce que nous faisons», avance le président Mbaye Diop, qui révèle que Riche Niang, une autre ancienne gloire de Fass, fait office d'entraîneur de l'écurie. Mais, Mbaye Diop tient à préciser tout de même que l'avènement de son écurie n'est pas pour faire de la concurrence à Fass. «Nos lutteurs ne vont jamais se frotter à leurs athlètes. Nous défendons les mêmes couleurs. On n'exclut pas de sceller un partenariat avec Fass. Loin de nous l'idée d'être iconoclastes. Notre dignité ne nous permet pas de combattre l'écurie qui nous a vu naître», fait-il remarquer, sans manquer de reconnaître le mérite de Mbaye Guèye qui a été le point de départ de la révélation de l'arène en étant le premier lutteur à empocher un cachet d'un million de francs. «Fass n'a connu qu'une seule écurie depuis 1972, souligne M. Diop, mais avec l'évolution de la lutte, le quartier doit s'attendre à la mise en place d'autres écuries.»

A travers cet extrait de l'article d'Amadou Mbodji, nous nous rendons compte qu'à Dakar l'écurie est aujourd'hui plus une affaire de quartier qu'une affaire d'ethnie ou de village. Toutes les forces vives du quartier doivent être associées pour que tout le monde se sente impliqué. Malgré la naissance de Fass Bennoo, c'est le quartier qui est plus important que l'écurie puisque toutes les écuries du même quartier défendent les mêmes couleurs, leurs lutteurs ne s'affrontent pas. L'écurie veut allier le sport à l'étude. C'est l'une des ruptures que veut imprimer son président par rapport à la dynamique

¹⁹ Ancien lutteur, 2^{ème} tigre de l'écurie Fass qui a fait les beaux jours de Fass

notée dans les autres structures. «Nous voulons faire instruire nos lutteurs. Histoire de les amener à comprendre le contenu de leurs contrats. A s'exprimer dans la langue de Molière», promet Mbaye Diop. L'autre pari que se lance Fass Bennoo, c'est d'investir dans la formation de la petite catégorie, si l'on en juge les propos de son président qui dit vouloir combler un vide laissé par les responsables de Fass. Nous voyons en analysant ces mots que l'écurie a de l'avenir. Les nouvelles structures qui naissent tendent de plus en plus vers la modernisation de l'écurie en innovant et en intégrant des paramètres comme l'étude et la formation de la petite catégorie auxquelles jusque là l'écurie ne s'intéressait pas.

Nous assistons finalement à la naissance aujourd'hui de nouvelles conceptions de l'écurie. Les dernières structures organisationnelles nées ne respectent plus la forme de constitution traditionnelle de l'écurie comme l'atteste cette réponse du roi des arènes Yakhya Diop dit « Yékini » dans cet extrait d'un article du journal « Le Quotidien » daté du 07-08-2008 à la question de savoir pourquoi il n'est pas allé à une écurie Sérère lorsqu'il est venu à Dakar.

A la question : « Vous auriez pu défendre les couleurs Sérères en faisant partie de cette écurie. Pourquoi n'avez-vous pas pris cette option ? ».

Il répond : « Je n'ai jamais cru à ces histoires d'écurie. Ce n'est pas parce que je suis Sérère que je dois être dans une écurie Sérère. Je ne crois pas en cela. Je ne connaissais que Katy²⁰. J'ai cru en lui et depuis lors, on chemine ensemble. C'est vrai que beaucoup de mes parents Sérères n'étaient pas de cet avis. Mais, aujourd'hui, je crois que j'ai eu raison de croire en lui. Une fois, je leur ai dit que si je devais seulement aller là-bas parce que c'est une règle, je préfère abandonner. Et aujourd'hui, je constate que la règle n'est pas respectée. On voit des lutteurs Walo-Walo qui sont dans les autres écuries. Beaucoup de lutteurs Sérères auraient pu devenir de grands champions, s'ils avaient pris le même chemin que moi. Il y a Ismaël Diamniadio, Alioune Diouf, Ibou Ndaffa... Il n'y avait que Manga 2. Je n'étais pas venu pour être derrière quelqu'un. J'étais venu pour diriger. A l'époque, on venait juste de créer l'écurie Ndakaru et Katy (Diop) venait juste de quitter l'écurie Fass. Cheikh Mbaba était seul là-bas et il avait pris de l'âge, à l'époque. J'ai pris l'initiative d'y aller. »

²⁰ Ancien lutteur de Fass, entraîneur de Yékini

Ce choix de Yékini ainsi que l'ouverture constatée des écuries étudiées nous montre que l'ethnie n'est plus importante, plus déterminante. Si «les lutteurs Wolofs se rencontraient le plus souvent à l'écurie de Fass et s'adonnaient surtout à la lutte avec frappe » comme le dit Ithiar Bidiar dans son mémoire de maîtrise titré « la lutte Sénégalaise avec frappe à Dakar : Quelles perspectives, 1990 », cela n'est plus le cas aujourd'hui.

Cela ramène à la question du choix de l'écurie qui est pour Yékini un choix sportif. Concernant notre étude, ce qui ressort c'est que le choix est lié au quartier et à la proximité de l'écurie ou à une personne pour beaucoup de lutteurs, pour d'autres c'est un choix purement sportif.

A la lumière de tout ce qui précède nous pouvons dire que l'écurie ne semble pas transposer le village comme l'insinuait notre hypothèse principale. Les milieux sont différents. Les réalités du milieu urbain ne sont pas les mêmes que ceux du monde rural, et la transposition n'est pas réelle.

1. Signification de l'écurie

Pour la plupart des enquêtés l'écurie représente beaucoup de choses. Si pour certains elle représente un club sportif, pour d'autres elle est un lieu de travail comparable à une entreprise, qui permet de gagner de l'argent. Elle peut être selon certains encore conçue comme une association d'amis liés par la lutte et par des intérêts personnels. Finalement l'écurie a un sens souple qui oscille en fonction des objectifs des acteurs qui la forment.

Force est de reconnaître après tout ce qui précède que l'écurie a évolué et son sens avec elle, au point qu'aujourd'hui, la désignation plus valorisante soit : « école de lutte ». Ces écoles de lutte vont aller vers la formation de clubs de lutte de plus en plus moderne. Les réponses des lutteurs interrogés nous ont permis de donner une définition qui a tenté de traduire le plus fidèlement possible les pensées des enquêtés et de synthétiser l'ensemble des représentations.

Disons donc que l'écurie peut être un regroupement d'individus proche du club sportif qui sont unis par l'apprentissage de la lutte et des objectifs communs, mais également par des liens de projections identitaires divers. En somme, il s'agit de structures hybrides, probablement en transition dans une société complexe, elle-même

traversée par des changements démographiques, sociaux et économiques majeurs (Diop, 2002).

II. Contenu de la formation et apports de l'écurie

Ce qui ressort de l'analyse des données concernant l'apport de l'écurie est très intéressant. La plupart des lutteurs disent que l'écurie leur apprend « tout », c'est-à-dire tout ce dont un lutteur a besoin comme le résume si bien ici le lutteur 9 : « On apprend la lutte, la boxe, la vie de lutteur et son comportement » mais la réalité des choses est autre. Ce qui nous permet de dire cela c'est le fait que les lutteurs ne trouvent pas tout à l'écurie. Comme ils le signifient dans les entretiens ils ont la possibilité d'aller chercher le savoir ailleurs, de payer un entraîneur de boxe, un préparateur physique ou une salle de musculation pour se donner les moyens de réussir. De plus, de plus en plus de lutteurs vont se préparer à l'étranger (Gris Bordeaux en Espagne, Modou Lo, Balla Gaye II, Yékini aux USA, etc.). Ceci est surtout valable si on se réfère à l'analyse des résultats obtenus concernant l'apport de l'écurie et le contenu de la formation dans les écuries étudiées. Ces résultats montrent explicitement que l'essentiel du contenu de ce qui se transmet au sein des écuries est constitué principalement par un entraînement physique et des valeurs (éducative, sociale ou culturelle). L'apport sportif de l'écurie est plus important par rapport à l'apport culturel. Les contacts physiques constituent l'essentiel de l'entraînement des lutteurs.

Le contenu de l'apport culturel se résume en l'apprentissage des « *touss* », des « *bak* », du nouage du « *ngimb* » et en la transmission de certaines valeurs sociales et éducatives.

Comme nous l'avons aussi noté lors de nos entretiens et de nos déplacements au niveau des écuries, cette dimension culturelle est plus ou moins traitée dans la mesure où il n'y a pas de temps accordé de façon régulière à la répétition des chorégraphies, des *bak*, à l'apprentissage du nouage du *ngimb*, à la transmission des valeurs. D'ailleurs les répétitions des chorégraphies ne sont d'habitudes effectuées qu'à l'approche des combats.

On peut alors considérer non que ces pratiques culturelles sont négligées ou négligeables, en elles-mêmes, mais que leurs acquisitions relèvent davantage d'un savoir implicite, acquis hors de l'écurie, dans la famille ou la communauté ethnique, ou

encore que ces pratiques appartiennent tellement au folklore et au rituel de la lutte qu'elles vont de soi, présentent une évidence de culture, un habitus de la lutte.

Ainsi nous pouvons dire que l'écurie ne se donne pas comme mission de former ses pensionnaires qu'en lutte bien que cette dernière soit plus importante. Même si l'apport culturel et la transmission de valeurs restent informels, il est possible de voir en l'écurie une école de la vie où se transmet des valeurs éducatives, sociales, culturelles qui unit et éduque des jeunes marginalisés parfois, potentiellement agresseurs et les met sur le chemin de la réussite. L'écurie éduque, socialise. A travers la lutte se construisent des identités (Havard, 2001).

Par exemple, à travers le mouvement culturel et identitaire *Bul faale*, on assiste à la revitalisation de la lutte comme loisir populaire (Biaya, 2002). Incarné par des figures emblématiques (les chanteurs de rap, Tyson le lutteur) qui fonctionnent comme des modèles d'identification, ce mouvement est porteur d'un véritable «ethos» qui valorise la réussite par l'effort et le travail et traduit un indéniable processus d'individualisation. Tyson incarnait « la figure de la réussite » et nourrissait la construction des images et imaginations de la masculinité du jeune urbain (Baller, 2002 : Chevé, 2012).

Au-delà de ces valeurs développées notamment de *self made man*, notons qu'au rythme où vont les choses les écuries vont aller innovant, en se basant sur de nouveaux modèles de réussite parce que comme le montre Susann Baller : « cette figure de réussite à laquelle s'accroche le jeune issu de la crise demeure éphémère et fugitive qui tend à se transformer d'un moment à l'autre et qui cherche toujours de nouvelles inventions. Le paysage qui en résulte est ambivalent. Il se caractérise par des ruptures et des continuités, ainsi que par la succession constante de grandes idoles. ».

Le choc ayant opposé Balla Gaye II, (lutteur très populaire qui porte à bout de bras la nouvelle génération avec un nouveau style axé sur la provocation, l'intimidation d'avant combat et la vente de l'image du combat) à Tyson (leader de la génération *Bul faale*) est révélateur. En effet le jour du combat Balla Gaye II apporte une réplique à Tyson avec son drapeau américain en arborant un vêtement qui porte les couleurs du drapeau sénégalais et sur lequel est mentionné « j'aime mon pays ». La victoire de Balla Gaye fut spectaculaire. A travers cette victoire certains observateurs ont interprété la fin d'une génération, d'un mythe et la genèse d'une nouvelle figure incarnant d'autres valeurs. Sur les traces de son idole Tyson, Balla Gaye II, est allé se préparer aux USA et

est revenu avec des termes (*I don't care, I don't give a damn, dama am dollé*²¹) que les jeunes sénégalais se sont approprié. On pourrait voir la naissance d'une nouvelle « *Bul faale* » puisque ces termes en anglais sont synonymes de « *Bul faale* ».

Certaines écoles de lutte montrent la voie d'un souci d'insertion sociale. L'école de lutte Manga II se distingue par le fait de chercher du travail à ses lutteurs en liant des partenariats avec des formateurs en mécanique, menuiserie, maçonnerie entre autres. Cette écurie va au-delà du projet de formation de champions en lutte, mais s'intéresse également beaucoup au domaine culturel. De même la nouvelle écurie Fass Bennoo veut se démarquer en alliant sport et études. C'est l'une des ruptures que veut imprimer son président par rapport à la dynamique notée dans les autres structures. « Nous voulons faire instruire nos lutteurs. Histoire de les amener à comprendre le contenu de leurs contrats. A s'exprimer dans la langue de Molière », promet Mbaye Diop son président. Ce dernier a également l'intention d'investir dans la petite catégorie. (A. Mbodji, lequotidien.sn, 18-01-2010). De même un article du journal « Sunulamb » nous a fait savoir que les lutteurs de l'écurie Baol Mbollo prenaient des cours en français.

Nous avons remarqué aussi que ce sont les lutteurs qui semblent construire l'apport que l'écurie leur donne par rapport à leurs objectifs, et ce qui leur manque c'est à dire les différents aspects de la lutte (force, mystique, technique, animation folklorique) où ils pensent être faibles. Au fond, les lutteurs sont eux-mêmes en grande partie les acteurs de leur propre apprentissage et cela participe de ce qu'on pourrait appeler une « construction hybride » (Chevé et al. 2011). En ce sens, leurs trajets de vie, leurs propres personnalités sont des éléments déterminants de la construction de leurs corps et de leurs esprits de lutteurs. Force est alors de constater que l'agentivité²² (Andrieu, 2011) des acteurs de la lutte est aujourd'hui déterminante : ils forment, informent et construisent autant leurs carrières pour certains que le monde de la lutte et ses mutations comme son hybridité.

²¹ I don't care = je ne m'occupe pas, I don't give a damn = je m'en fou, dama am dollé = j'ai de la force

²² Le fait que les lutteurs soient les agents de leurs propres réussites

Conclusion

Au terme de notre étude anthropologique intitulé : Ecuries et écoles de lutte à Dakar : transposition villages/écuries, représentation, organisation et fonction, nous sommes en mesure de proposer que, conformément à nos résultats, les écuries et écoles de lutte ne sont pas ou ne sont plus des entités ethniques ou ethnicisées mais des groupes métissés complexes liés aux quartiers. Même si certaines écuries gardent leur appellation d'origine, il n'en demeure pas moins que leur philosophie a changé en même temps que leur conception de l'écurie. Les écuries sont devenues plus ouvertes aujourd'hui, plus poreuses, traversées par des logiques complexes qui allient des facteurs sociaux, économiques, sportifs mais également culturels, comme l'attestent les réponses sur la question du recrutement, ce qui donne naissance à un brassage culturel qui lui-même caractérise la population de la ville de Dakar.

En fait ce qui motive les lutteurs, c'est moins l'identité ethnique que le besoin de réussir, c'est encore un moyen de chercher des solidarités, sportives, urbaines, et finalement, il s'agit encore d'appartenance, mais ils créent plutôt des identités de quartiers, de banlieues, d'écuries que des identités d'ordre ethnique. Le choix de l'écurie est lié à la proximité de celle-ci donc à la représentation du quartier, mais il se fait également par le biais de connaissances et d'affinités et non plus par appartenance ethnique ou par zone géographique d'origine.

En effet les écuries et écoles de lutte ne sont pas que des sortes de clubs qui ne forment leurs pensionnaires qu'en lutte, mais elles vont au-delà du projet de former des champions. Une des écuries que nous avons étudiées a prouvé l'ambition qu'ont les écuries en se particularisant par le fait de chercher du travail pour ses lutteurs entre autres propositions. Les écuries sont des lieux socialisant où se transmettent des valeurs éducatives et culturelles. Ces valeurs traditionnelles qui sont le fondement de la société sénégalaise : valeurs (la bravoure, l'honneur, la dignité, le courage, le respect de plus âgés que soi) qui caractérisaient des lutteurs d'autrefois.

Les écuries ont évolué et ont abouti à des structures hybrides qui tiennent ou prennent à la fois du village et de la modernité. C'est ce qu'on pourrait appeler du « bricolage » identitaire. Elles sont à l'image de la lutte, sport traditionnel pratiqué par des hommes modernes qui construisent des identités en se basant sur la tradition qu'ils adaptent sans cesse à leur environnement moderne.

Nous avons remarqué également qu'aucune des entités étudiées ne possède d'infrastructures (local d'entraînement, salle de musculation etc.), de couleurs propres et symboliques. Les entraînements se déroulent en général dans les cours d'écoles. Les moyens des écuries sont limités et proviennent essentiellement des prélèvements effectués sur les gros cachets de certains lutteurs, de cotisations et de soutiens de bonnes volontés.

Nous avons pu constater aussi que la pratique de corps à corps (contacts) représente la plus grande partie de l'entraînement au sein de l'écurie. Le reste du contenu de la formation est constitué par l'apprentissage de rituels (*touss*, *bak*, nouage du *ngimb*, chorégraphies), la transmission de valeurs (sociales, éducatives, culturelles), l'apprentissage de la boxe (qui se fait à l'approche des combats) et la musculation sans matériel. La partie de l'apport culturel qui concerne l'apprentissage de rituels et la transmission de valeurs se fait de façon plutôt informelle. On peut dire que cette partie semble être plus ou moins négligée (parce qu'allant de soi) même si elle demeure importante pour les acteurs interrogés. Au sein des écuries les lutteurs ne sont pas classés en classe d'âge mais en catégories de poids.

Selon les acteurs interrogés, l'écurie a plusieurs sens. Cette polysémie est liée à la complexité même de cette forme d'organisation et à la diversité des personnes qui la composent et donc des objectifs. Elle signifie tantôt un club sportif de quartier semblable aux clubs de football, tantôt une forme d'entreprise qui permet de gagner de l'argent, tantôt un groupement d'amis. Mais il est à remarquer qu'aucune de ces acceptions n'exclue les autres. Il s'agit plus de tendances selon les particularités des écuries, et notamment leur histoire ou leur lieu d'ancrage.

La synthèse de l'ensemble des réponses permet de dire que c'est un groupe de personnes unis par la lutte pour réaliser des objectifs qui peuvent être communs ou divers. Ce groupement bricolé entre la tradition et la modernité se caractérise par une solidarité et une territorialité extraordinaire. Les lutteurs créent autant que possible, un esprit d'équipe et un soutien mutuel propice à leur épanouissement. Malgré cette union notée au sein de l'écurie, les pratiques magico-religieuses pour l'essentiel reste une affaire personnelle. Les acteurs globalement trouvent que la vie au village est différente de celle menée en ville. La comparaison est impossible pour nombre d'entre eux.

A la lumière de tout ce qui précède, notre hypothèse préalable ne semble donc pas se confirmer. Donc l'écurie ne saurait transposer le village dans la mesure où elle réunit des personnes d'origines diverses déjà mais surtout où elle se trouve dans un milieu urbain en mutation permanente. Elle aurait pu reproduire ou du moins même réinventer une tradition liée au village. Elle réinvente par ses acteurs une pratique, sans cesse hybridée et sans cesse réajustée à l'environnement en mutation.

Perspectives

L'étude que nous avons menée, aurait être meilleure ; c'est pourquoi nous dégageons ici des perspectives de recherche ultérieure dans le but de l'améliorer.

La même étude pourrait se faire dans d'autres régions du Sénégal mais aussi avec une population d'étude plus grande.

L'interrogation, d'anciens lutteurs, nous aurait permis pour cette recherche d'avoir des informations concernant leur perception de l'écurie d'antan et par la même occasion de faire une comparaison avec la perception qu'ont les lutteurs en activité de l'écurie. Ceci nous aurait permis d'avoir une idée beaucoup plus précise de l'évolution de l'écurie.

Une plus grande diversité dans le choix des écuries tant du point de vue du milieu que de la nature aurait rehaussé la qualité de ce document.

Il serait aussi intéressant de réaliser cette étude à une plus grande échelle dans le cas d'une thèse.

Bibliographie

- André, Marie. *L'Afrique des individus*, Paris : Karthala, 2008.
- Baller, Susan, 2007, « *Etre jeune, masculin et sportif : Représentation urbaines de la masculinité au Sénégal* » in Goerg O. Perspectives historiques sur le genre en Afrique, groupe Afrique, cahier n°23, Paris : L'Harmattan, : 167-190.
- Barry, Boubacar, 1988, *La Ségambie du XVe au XIXe siècle, Traite négrière, Islam, conquête coloniale*, France, L'Harmattan, 431p.
- Biaya, Tshikala Kayembe. « *Culture du loisir et culture politique* » in Diop M.C. Le Sénégal contemporain, Paris : Khartala, 2002 : 341-352.
- Bordas, Philippe, 2004, *L'Afrique à poings nus*, Paris : Seuil.
- Chevé D., Barthelemy M., Seck D., 2011, *Corps à corps à Dakar : une approche anthropo-bio-culturelle de la lutte*, GALF 2011, à paraître.
- Chevé D., 2012, *Les poings, le sable et la cité : corps à corps à Dakar*, Paris, L'Âge d'Homme, à paraître.
- Chevé, D., 2011, « *Corps en lutte au Sénégal* », Corps, Revue interdisciplinaire, n°9, Paris : CNRS Éditions, 2011 : 277-281
- Chrétien, J. P., Prunier, G. 2003, *Les ethnies ont une histoire*, Paris, Karthala.
- Cissé, Saloum, 3e trimestre 1982, *Valeurs morales et structures traditionnelles de jeunesse*, Ethiopiques numéro 31, revue socialiste de culture négro-africaine.
- De Sardan, Jean-Pierre Olivier, 2010, *La politique du terrain sur la production des données en anthropologie*, Enquête parue dans le numéro 1, *Les terrains de l'enquête*.
- Diop, A. B., 1981, «*La société wolofs tradition et changements. Système d'inégalité et de domination.*», Khartala.
- Diouf, Mamadou, 2002. « *Des cultures urbaines entre traditions et mondialisation* » dans Diop M.C., *Le Sénégal contemporain*, Paris : Khartala, 2002a : 261-288.
- Faye, El Hadji, *Les fonctions sociales de la lutte sérère*, in *Document du colloque sur la lutte sérère du 17 au 18 mai 1980 à l'INSEPS*.

- Faye, Ousseynou, 2002, « *Sport, argent et politique : la lutte libre à Dakar (1800-2000)* » in Momar Coumba Diop (dir.), *Le Sénégal contemporain*, Khartala, p. 309-339.
- Guissé, Youssouph Mbargane, 1er et 2e semestres 2000, *Identité culturelle, communautés ethniques et nation en Afrique*, Ethiopiques n° 64-65, revue négro-africaine de littérature et de philosophie.
- Havard, Jean-François, 2001, « *Ethos bul faale et nouvelles figures de la réussite au Sénégal* », *Politique africaine*, n°82: 63-77.
- Ndiaye, Alphonse Raphaël, *Enquête sur la lutte traditionnelle sérère*, B. U. 79-085 du 24 -01-79 in *Document du colloque sur la lutte sérère du 17 au 18 mai 1980 à l'INSEPS*.
- Ndiaye, Théodore, 1980, *Réflexion sur la lutte traditionnelle sérère*, in *Document du colloque sur la lutte sérère du 17 au 18 mai 1980 à l'INSEPS*.
- Poutignat P., Streiff-Fenart J., 1995, *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF, 2008.
- Vayer, Pierre / Roncin, Charles, 1986, *Le corps et les communications humaines : l'animation des groupes d'adultes*, éd. Vigot, collection sport + enseignement.

MEMOIRES

- ✓ BADJI, Abdou. – *La lutte traditionnelle Joola : études et perspectives*. – 1982, 47
- ✓ BIDIAR, Ithiar. – *La lutte traditionnelle avec frappe à Dakar : quelles perspectives*.- 1990, 51p. ; Encadreur : Mr. Frédéric RUBIO
- ✓ DIALLO, Amadou Oury. – *La lutte traditionnelle sans frappe: essai d'identification de quelques problèmes liés à son développement en milieu urbain*. – 1986, 42p. ; Encadreur : Mr. Djibril SECK.
- ✓ FAYE, Joseph Victor. – *La lutte traditionnelle: son importance, sa signification en fonction des ETHOS et des HABITUS ethniques au Sénégal*. –1983/84, 54p. ; Encadreurs : MM. Gérard DIAME et Jean Marc ROCHEZ
- ✓ LY, Oumar. – *De la dépréciation de nos activités sportives traditionnelles : exemple de la lutte sénégalaise*. – 1996, 123p. ; Encadreur : Mr Abdoul Wahid KANE.

Annexes

Trame d'entretien pour les lutteurs

I- Identification

- 1- Quel est votre vrai prénom et nom ?
- 2- Quel est votre nom de classe d'âge (surnom) ?
- 3- Quel est votre nom de lutteur ? pourquoi avoir choisi ce nom ?
- 4- Est-ce que vous avez un métier en dehors de la lutte ?
- 5- D'où êtes-vous originaire ?
- 6- De quelle ethnie êtes-vous ?
- 7- Quelle est votre religion ?

II- Thème 1 : Motivations

- 8- Pourquoi avoir choisi cette écurie et pas une autre ? (engagement sportif, ethnique ou de proximité) est ce que vous avez toujours été dans cette écurie ?
- 9- Si vous avez changé d'écurie pourquoi ?
- 10- Quelles sont vos attentes par rapport à l'écurie ?
- 11- Qu'est ce qui vous plait dans cette écurie ?

III- Thème 2 : Apport de l'écurie

- 12- Quels genres de formation recevez-vous à l'écurie ? (qu'est qu'on vous propose sur le plan culturel et rituel ?)
- 13- Combien d'entraîneurs avez-vous ?
- 14- Apprenez vous des chorégraphies, tousse, bakk, comment nouer les ngimb, des gestes religieux ?
- 15- Toutes vos pratiques sont elle apprises dans l'écurie ou déjà connues ?
- 16- Si oui comment et par qui ?
- 17- Est-ce que vous êtes satisfait de la formation que vous recevez à l'écurie ?
Qu'auriez vous ajouté ou enlevé pour la bonne marche de l'écurie ?
- 18- Est-ce qu'on ne vous forme qu'en lutte dans l'écurie ?
- 19- Est-ce que l'écurie a un tambour major attiré ? qui crée les rythmes ? est que vous apportez quelque chose de personnel par rapport à votre tradition ?
- 20- Quel est le rôle des mamans ? (nourriture, vêtement, amulettes)
- 21- Est-ce qu'on vous propose des gris-gris et amulettes communs au sein de l'écurie ?

IV- Thème 3 : Les Perceptions

- 22- Pour vous que représente l'écurie ? (Un club sportif, une communauté d'amis de frère, une forme d'organisation villageoise ou une école ?)
- 23- Est-ce que vous pouvez comparez l'écurie avec une forme d'organisation sociale que vous connaissez au village ?
- 24- Comment vivez-vous dans l'écurie avec les autres lutteurs ?
- 25- Est-ce que vous formez des groupes par classe d'âge ?

26- Est-ce que vous avez été initié (leul²³, mbar etc.) ?

27- Est-ce que vous trouvez une ressemblance entre la façon de vivre dans l'écurie et celui du leul, du village ?

28- Y a-t-il une tenue qui reflète l'appartenance à l'écurie ?

²³ Camp d'initiation de brousse

Trame d'entretien pour les encadreurs

I- Thème 1 : Identification

- ✚ Rôle et fonction au sein de l'écurie
- ✚ Quel est votre parcours ? comment vous êtes vous fait un nom (ancien lutteur ou bien) ? ou avez-vous appris votre savoir ?

II- Thème 2 : Fonctionnement et gestion de la structure

- Quels sont les genres de formations que vous dispensez au sein de l'écurie/l'école de lutte ?
- Est-ce que vous ne formez vos pensionnaires qu'en lutte?
- Le recrutement se fait selon :
 - L'âge
 - La proximité
 - Les critères techniques
 - Les qualités physiques
 - L'appartenance ethnique
 - L'origine géographique
 - autres
- Qu'est ce que vous apprenez aux lutteurs de leur identité (chants danses pratiques) ?
- Quel est le système de fonctionnement de l'écurie/l'école de lutte ? comment est-elle structurée (applique-t-elle une forme de solidarité villageoise) ?
- Quels sont les moyens de l'écurie/l'école de lutte pour appliquer un système de solidarité par rapport à la santé, aux blessures et pour un lutteur qui a un combat ?
- D'où l'écurie/l'école de lutte tire ces moyens ?
- Est-ce que l'écurie/l'école de lutte a un local à lui ou se déroule les entraînements ?
- L'écurie/l'école de lutte a-t-il des couleurs symboliques ?
- Qu'est ce que votre écurie/l'école de lutte a de particulier que les autres n'ont pas ? Quels sont les signes de reconnaissance, les marques de l'écurie/l'école de lutte ?

III- Thème 3 : Les Perceptions

- Pour vous c'est quoi une écurie/une école de lutte ? (une école, une communauté ethnique, une entreprise, un club sportif, ou un groupe d'amis ?)
- Est-ce que vous pouvez comparez l'écurie avec une forme d'organisation sociale que vous connaissez au village ?

- Vous êtes-vous inspiré d'une forme d'organisation sociale traditionnelle comme le leul pour la création de l'école de lutte/ l'écurie ?
- Est-ce que vous regroupez les lutteurs par classe d'âge et spécifiez vous les entrainements par rapport aux groupes ?

Fiche signalétique

- Prénom et nom :
 - Nom de classe d'âge :
 - Surnom de lutteur :
 - Age :
 - Quartier :
 - ECURIE (nom et situation géographique) :
 - Date d'entrée dans l'écurie :
 - Appartenance ethnique :
 - Profession :
 - Niveau d'études :
 - Y a-t-il des parents lutteurs ? (un père, un frère lutteur ?) :
 - Depuis quand pratique t-il la lutte ?:
 - Taille / Poids :
 - Pratique de la lutte traditionnelle Sans frappe :
 - Avec frappe :
 - Lutte olympique :
 - Palmarès dans les combats de lutte traditionnelle sans frappe :
 - Mbapatt :
 - Expérience / Palmarès dans la lutte africaine :
- Palmarès en lutte avec frappe :